REVUE
DES
ÉTUDES PSYCHIQUES

PUBLICATION MENSUELLE

consacrée aux recherches expérimentales et critiques

SUR LES PHÉNOMÈNES

DE

TÉLÉPATHIE, TÉLESTHÉSIE, PRÉMONITION, MÉDIUMNITÉ, ETC.

DIRECTEUR : CÉSAR DE VESME.

II[e] SÉRIE

Première Année — 1901

DIRECTION ET ADMINISTRATION

à

PARIS

23, Passage Saulnier, 23

Revue des Etudes Psychiques

PUBLICATION MENSUELLE

Les abonnements sont annuels et peuvent partir de chaque mois de l'année.

Le prix d'abonnement est de **8 francs**, tout aussi bien pour la France que pour l'étranger. — Un numéro : 1 fr.

Toutes les correspondances, les mandats postaux, etc., doivent être exclusivement adressés à la *Direction*, ou à l'*Administration de la Revue des Études Psychiques, Paris*, *23, Passage Saulnier*.

On est prié de s'abonner de préférence au moyen de mandats postaux.

Les abonnés reçoivent toute une série de photogravures hors texte, se rapportant aux arguments traités par la *Revue*.

Les abonnés peuvent obtenir de l'Administration les publications suivantes à des prix très réduits :

Proceedings et *Journal of the Society for Psychical Research*, pour 7 francs au lieu de 25 francs.

Annales des Sciences Psychiques, pour 7 francs au lieu de 12 francs.

REVUE

DES

Études Psychiques

Revue des Etudes Psychiques

PUBLICATION MENSUELLE

Les abonnements sont annuels et peuvent partir de chaque mois de l'année.

Le prix d'abonnement est de **8 francs**, tout aussi bien pour la France que pour l'étranger. — Un numéro : 1 fr.

Toutes les correspondances, les mandats postaux, etc., doivent être exclusivement adressés à la *Direction*, ou à l'*Administration de la Revue des Études Psychiques, Paris*, *23, Passage Saulnier*.

On est prié de s'abonner de préférence au moyen de mandats postaux.

Les abonnés reçoivent toute une série de photogravures hors texte, se rapportant aux arguments traités par la *Revue*.

Les abonnés peuvent obtenir de l'Administration les publications suivantes à des prix très réduits :

Proceedings et *Journal of the Society for Psychical Research*, pour 7 francs au lieu de 25 francs.

Annales des Sciences Psychiques, pour 7 francs au lieu de 12 francs.

REVUE

DES

Études Psychiques

REVUE

DES

ÉTUDES PSYCHIQUES

PUBLICATION MENSUELLE

consacrée aux recherches expérimentales et critiques

SUR LES PHÉNOMÈNES

DE

TÉLÉPATHIE, TÉLESTHÉSIE, PRÉMONITION, MÉDIUMNITÉ, ETC.

DIRECTEUR : CÉSAR DE VESME.

II[e] SÉRIE

Première Année — 1901

DIRECTION ET ADMINISTRATION

à

PARIS

23, Passage Saulnier, 23

Revue des Études Psychiques

PUBLICATION MENSUELLE

2e Série.- 1re Année. Avril-Mai 1901. N. IV et V.

TÉMOIGNAGES ET COMMENTAIRES

SUR LES

Phénomènes de Panicale

Le coup de fusil prémonitoire.

Le cas de vision spontanée dans le miroir.

Nous avons annoncé que M. le professeur P. Bessi avait promis de nous envoyer quelques attestations et quelques explications au sujet de son intéressant récit intitulé : *J'ai vu et j'ai entendu*, qu'on a pu lire dans la dernière livraison de la *Revue*. Nous avons reçu ces documents et nous allons les publier, en les faisant suivre de certains commentaires qui nous paraissent indispensables.

Les faits relatés par M. Bessi, si l'on néglige ceux qu'il a à peine touché incidemment, sont au nombre de deux. Il ne sera peut-être pas inutile de les rappeler sommairement à la mémoire de nos lecteurs.

Voilà le premier. — M. Bessi, un soir de décembre 1899, était en train de causer bien tranquillement chez les parents de sa femme, à Panicale dans l'Ombrie, quand on entendit un bruit semblable à un coup de fusil tiré dans la chambre même

où ils se trouvaient. On sentit même très distinctement l'odeur de la poudre. On visita aussitôt partout, mais en vain. Les propriétaires de la maison surgirent alors, troublés et attristés; ils répondirent aux questions de M. Bessi, que ce n'était pas la première fois qu'un pareil fait arrivait et qu'il avait toujours été un signe précurseur de la mort prochaine de quelques parents. Ils avaient à peine fini de parler, qu'on entendit un coup de sonnette : c'était un parent dont la maison se trouve au côté opposé du gros bourg qu'est Panicale, venant annoncer qu'il avait lui aussi entendu chez lui le mystérieux coup de fusil. Deux semaines plus tard, la mère de cet homme mourait tout à coup.

Voilà l'attestation des différentes personnes qui, en même temps que M. P. Bessi, ont été les témoins de cet événement.

Panicale, 17 avril 1901.

Les soussignés, respectivement femme, beau-père, belle-mère, beau-frère du professeur Pirro Bessi, de Cortone, et cousin de son beau-père, jugent que c'est un devoir pour eux de déclarer à M. C. Vesme, directeur de la *Revue des Études Psychiques*, de Paris, que le récit fait par leur parent, dans la même *Revue*, sous le titre : *J'ai vu et j'ai entendu*, est parfaitement exact, malgré son caractère merveilleux, pour ce qui a trait au coup de fusil entendu, en même temps, dans l'habitation des quatre premières personnes soussignées, et dans l'habitation de la cinquième — quoique les deux maisons se trouvent aux deux extrémités opposées du pays.

Ils jugent utile d'ajouter qu'ils entendirent d'autres fois encore, toujours en même temps dans les deux maisons, de tels bruits semblables à des coups de fusil, et que ce fut toujours un signe avant-coureur de la mort de quelque parent, ce qui ne tardait pas se réaliser.

Le professeur Bessi, après le phénomène de clairvoyance dont il a été le sujet (1), ne peut plus douter des récits spirites que les soussignés lui avaient fait en plusieurs circonstances; il pourrait relater quelques autres cas qui nous semblent dignes, tout autant

(1) La vision dans le miroir dont il est question ensuite. — *N. de la R.*

que ceux qu'il a déjà racontés, des études auxquelles se livre M. César Vesme, etc. etc. [1].

LOUISE BESSI, née LANDI. — ANGE LANDI. — ADÉLAÏDE LANDI. — CÉSAR LANDI. — FRANÇOIS BASTIANELLI.

Il n'y a rien à ajouter, relativement à ce premier phénomène, dont l'intérêt repose en cette circonstance, qu'on ne voit guère comment on pourrait l'expliquer sans avoir recours à l'hypothèse spirite.

Nous n'oserions pas en dire autant du second phénomène, lequel, en outre, repose sur des bases moins solides que le précédent, pour ce qui regarde les témoignages. En effet, il ne s'appuie que sur l'attestation — d'ailleurs fort respectable — de M. le professeur Bessi.

On se rappelle les faits. Quinze jours après l'événement du coup de fusil, M. Bessi travaillait tout seul, le soir, dans son cabinet de la même maison de Panicale, lorsque, par mégarde, il éteignit la bougie. En levant les yeux sur un grand miroir qui couvrait en partie une des parois de la chambre, il vit s'y dérouler un spectacle qui le jeta dans un étonnement mêlé à de l'épouvante. Il lui sembla que la glace était transparente comme de la vitre ordinaire et il apercevait à travers une chambre illuminée, qui n'était pourtant pas de la maison. Dans cette pièce, il vit une vieille dame — la mère du cousin qui était venu les visiter quelques instants après le mystérieux coup de fusil ; — elle écrivait ; quand elle eut achevé ce qu'elle avait à faire, elle plaça la feuille écrite dans un tiroir de la table, et sembla s'endormir sur la chaise où elle était assise. La vision s'évanouit, peu à peu. — Le lendemain matin, la dame âgée fut trouvée morte dans sa chambre. Dans le tiroir de la table on trouva son testament olographe.

Les questions que nous avons posées à ce sujet à M. Bessi

(1) Les lignes suivantes ne contiennent que des compliments sans intérêt pour le lecteur. — *N. de la R.*

étaient de deux espèces. Les unes tendaient à recueillir des attestations supplémentaires sur les faits : les autres avaient le but d'éclaircir, si possible, le caractère du phénomène. Commençons par les premières.

Question : — Pourquoi M. Bessi ne parla-t-il pas de sa vision à sa femme, lorsque celle-ci alla dans sa chambre, le soir même, pour le prier d'interrompre son travail, parce qu'il était très tard, et de venir se coucher ?

Réponse de M. Bessi : — Je n'ai pas parlé immédiatement de la vision à ma femme de crainte que celle-ci en fût troublée et épouvantée. En effet, elle avait toujours été très impressionnable et souffrait alors d'insomnie. — Ce n'est que le lendemain matin que je lui en parlais, en cédant à un besoin irrésistible de manifester ma pensée par suite de la coïncidence du fait réel, que tous connaissaient, avec celui que j'avais vu se dérouler au moyen de la clairvoyance.

Question : — Est-il possible d'établir au moyen de quelque témoignage, qu'*aussitôt* après avoir connu la mort de la vieille dame, M. Bessi parla de sa vision ?

Réponse : — Mme Bessi et toute sa famille peuvent témoigner qu'à peine on annonça la mort de la vieille dame, je courus au milieu de mes parents, sans même avoir soin d'achever de m'habiller, et je leur fis le récit détaillé de la vision. Tous en furent très impressionnés, mais personne ne mit en doute la vérité. — Il ne sera pas inutile de remarquer que la famille de Mme Bessi n'est pas composée de personnes absolument ignorantes et trop simples ; le père a été pendant longtemps juge de paix de la commune et remplit des charges honorifiques et assez délicates dans les administrations locales ; tandis que son fils — l'un des signataires de la déclaration se rapportant au coup de fusil — est encore à présent secrétaire de l'état-civil à la mairie.

Question : — Mme Bessi se souvient-elle d'avoir remarqué lorsqu'elle alla chercher son mari dans la chambre où il travaillait, que le professeur parût troublé, ou qu'il lui cachât quelque chose ?

Réponse : — M[me] Bessi se souvient en effet d'avoir remarqué un certain trouble et un certain embarras chez son mari ; seulement, elle ne s'en inquiéta pas trop, parce que M. Bessi, dans le but de ne pas la troubler, s'efforçait de paraître tranquille et serein.

Question : — Comment est-il arrivé que la dame ait fait son testament ce soir-là, quelques instants avant de mourir ? Est-ce qu'elle était si malade qu'on pût présager sa fin imminente ?

Réponse : — Elle était atteinte, depuis plusieurs années, de paralysie partielle mais progressive ; elle savait n'avoir plus longtemps à vivre. Elle avait fait jadis d'autres testaments, qu'elle détruisait ensuite, quoique leurs dispositions variassent fort peu.

Question : — Le testament a-t-il été trouvé *avant* ou *après* que M. Bessi eût connu la mort de la dame ? — (Il s'agissait de savoir si le testament n'avait pas été trouvé par suite des indications de M. Bessi).

Réponse : — Le testament a été trouvé quelques heures avant qu'on apportât à M. Bessi la nouvelle du décès. On devina peut-être à l'attitude de la morte sur son fauteuil, qu'elle avait écrit quelque chose avant de mourir. Le testament était concis, court, rédigé avec une écriture difficile, inégale, chancelante.

Nous laisserons le lecteur tirer lui-même de ces réponses les conséquences qu'il croira les plus justes. Certes, il aurait mieux valu que M. Bessi fit immédiatement le récit de sa vision à sa femme, quand même cela eût pu lui procurer une nuit d'insomnie et quelque malaise. Seulement, il est facile de dire ces choses-là *après* avoir vu qu'une vision a été confirmée par les événements. M. Bessi, lui aussi, a parlé *après*. Mais lorsqu'une prédiction, un pressentiment, une vision, un rêve n'ont pas encore été confirmés par les faits réels, on n'y attache pas toujours toute l'importance qu'il serait désirable, ou tout au moins, on ne prend que bien rarement les précautions nécessaires pour documenter le phénomène dans

le cas où on aurait la preuve d'une prémonition authentique.

Nous nous bornerons à faire trois remarques ; savoir : 1° Si M. et Mme Bessi, par impossible, n'avaient pas voulu se tenir strictement liés à la vérité, il ne leur aurait pas été malaisé d'achever leur œuvre en affirmant qu'il avait été question entre eux de la vision, avant que leur parvînt la nouvelle du décès de leur parente ; 2° nous ne croyons pas que M. Bessi, aussitôt la nouvelle de la mort connue, ait pu fabriquer dans sa tête l'échafaudage de la vision dans le miroir et le débiter à ses parents ; c'est d'une invraisemblance qui n'a pas besoin d'être démontrée ; 3° l'hypothèse d'une erreur de mémoire subite, foudroyante, qui aurait frappé M. Bessi à l'annonce de la mort de la dame, ne nous paraît pas sérieusement soutenable, d'autant plus si l'on songe aussi au souvenir qu'avait M. Bessi d'avoir caché la vision à sa femme qui était venue le chercher, etc. Tout au plus, par pur plaisir d'ergoter, on pourrait supposer qu'il s'agit, non pas de « fausse mémoire », mais d'un véritable cas de paramnésie — de ces cas que M. Bozzano attribue à un rêve prémonitoire. Avec ça que l'on aurait eu recours inutilement à une hypothèse tirée par les cheveux, puisque le phénomène n'en serait pas moins super-normal parce que la prémonition aurait eu lieu moyennant un rêve plutôt que par la voie d'une vision au miroir.

Passons donc à l'enquête sur les explications possibles du phénomène.

Il faut dire, avant tout, qu'afin que M. Bessi — qui n'a pas une connaissance très approfondie des phénomènes psychiques — fût à même de comprendre plus exactement le but de nos questions, nous le priâmes de lire une étude de M. le professeur Pierre Janet sur *La Divination par les miroirs et les hallucinations subconscientes* (1). M. Bessi s'y prêta volontiers et il nous communiqua ensuite quelques réflexions

(1) F. Raymond et P. Janet, *Névroses et idées fixes*. 1er volume.

à ce sujet. Il ne sera peut-être pas inutile que nous les fassions connaître à nos lecteurs. Les voici :

.... L'article de M. P. Janet est sans doute très intéressant et très important, mais il me semble qu'on ne puisse absolument pas y trouver une explication de mon cas. L'éminent auteur dit, en effet, que les personnes sujettes à de telles clairvoyances sont des névropathes, cette maladie les prédisposant singulièrement à une sorte d'hypnotisme inconscient. En outre, il affirme que certains phénomènes d'automatisme mental et de rêverie subconsciente ne peuvent se réaliser sans un certain effort de volonté, moyennant lequel l'individu impose à soi-même quelque chose comme une forte évocation des idées qui déterminent ensuite l'épisode de la clairvoyance.

Je ne crois pas que tout cela ait rapport avec les circonstances qui précédèrent immédiatement ce qui m'arriva. Lorsque mes facultés visuelles ont été absorbées par la scène qui se déroulait sur la glace, je ne me trouvais pas en état de fixité, mais seulement en état de stupeur par suite de la lumière qui continuait à se répandre dans ma chambre, quoique la chandelle se fût éteinte. En tout cas, le petit accident de la bougie qui s'était éteinte sous l'étreinte maladroite des pincettes de laiton, devait bien m'avoir distrait, en provoquant en moi un sentiment naturel de contrariété. Enfin, je n'étais aucunement prédisposé par mes pensées à l'évocation de choses impressionnantes. En effet, j'avais interrompu depuis quelques instants seulement un travail intellectuel tout à fait positif, se rapportant à une question d'intérêts agricoles : il s'agissait de la culture de la betterave dans la vallée de Chiana — un sujet auquel se rattachaient des polémiques électorales dans lesquelles j'étais moi-même vivement engagé, dont mon esprit ne pouvait complètement se distraire, même en ces quelques instants de repos que je prenais....

A mon avis, le caractère vraiment étrange de certains faits ne peut pas être expliqué au moyen de la science positive, grâce à laquelle M. P. Janet parvient à développer avec beaucoup d'habileté des magnifiques hypothèses—d'autant plus lorsque ces faits se réalisent, comme celui qui me regarde, sans la participation d'aucune circonstance intérieure ou extérieure au médium, analogue au procédé du phénomène de la clairvoyance dans le miroir.

Je ne suis pas précisément *un croyant*, et je ne me sens pas entraîné à avoir recours à l'hypothèse d'un miracle dans la signification théologique du mot; mais tout me fait croire que ces événements se produisent surtout grâce à des causes complètement inexplorées par la science, mais peut-être plus près qu'on ne le suppose aux raisons mêmes de notre existence.

En dernier lieu, pour expliquer le phénomène dont j'ai été le témoin par la théorie scientifique — d'ailleurs profonde et subtile — du professeur Janet, il faudrait en écarter tout rapport avec le fait précédent du coup de fusil, entendu en même temps dans la maison où eut lieu la vision et dans celle où survint le décès de la vieille dame — tandis que les liens qui existent entre les deux phénomènes sont vraiment trop évidents. Ces liens apparaissent d'autant plus indéniables si l'on songe que, *chaque fois* qu'on entendit les mystérieux coups de fusil dans les deux maisons, on dut toujours constater qu'ils annonçaient quelques décès frappant des personnes de l'une ou de l'autre famille.

Quant au fait, que les deux maisons sont le théâtre de manifestations spirites fort fréquentes et fort remarquables, c'est là une circonstance dont on ne peut absolument pas douter, à moins qu'on refuse d'accepter le témoignage unanime de la population de Panicale, parmi laquelle on compte des personnes d'un jugement incontestable et estimables à tout égard. Dans ce cas-là, on aurait encore moins raison d'ajouter foi à cette partie du public qui s'oppose par un entêtement irraisonnable aux nobles et féconds efforts d'une foule d'hommes de haute intelligence de beaucoup de savoir et de grand cœur. . . .

Maintenant, nous espérons bien prouver à M. Bessi que la théorie physiologique de M. P. Janet n'est aucunement en contraste avec l'explication spiritualiste du phénomène ; au contraire, elle peut marcher de pair avec l'autre.

Qu'est-ce qu'il dit, au bout de compte, le professeur Janet ? Que les scènes que certains sujets voient se dérouler dans une boule de cristal, dans le miroir, dans un verre d'eau, etc., ne s'y passent pas réellement — ce dont personne de bon sens ne peut douter. Cette surface lucide contribue à faire entrer le sujet dans un état de semi-hypnotisme dans lequel les idées, les images qui fourmillent au fond de sa subcons-

cience prennent la forme plastique d'un rêve. Le sujet *voit* toutes ces belles choses à peu près comme il les *voit* dans un rêve ordinaire. C'est ce qui explique pourquoi une personne hantée d'idées noires verra de préférence dans le miroir des scènes tristes; une jeune fille gaie y verra de belles toilettes, de beaux jardins, de beaux jeunes hommes — et ainsi de suite. Seulement, tandis que nous attendons d'être réveillés pour nous étonner des rêves bizarres qui hantent notre sommeil, puisque, tant que nous dormons, notre conscience normale est nulle ou presque nulle, le sujet qui regarde dans le miroir s'étonne de ce qu'il voit, au fur et à mesure que les scènes s'y déroulent, parce que sa conscience normale persiste en même temps que la conscience subliminale. Et il s'en étonne d'autant plus, que les scènes que son imagination reflète dans le miroir lui apprennent quelquefois des choses qu'il ne sait pas, ou parce que sa conscience normale les a oubliées, ou parce que la subconscience les a enregistrées sans passage à travers la conscience normale.

Voilà le fond de ce phénomène, que la *crédule* antiquité et le *superstitieux* Moyen Age connaissaient déjà parfaitement, ainsi que la plupart des autres phénomènes psychiques, et que les *savants* psychologues et physiologistes commencent à connaître à présent avec tout le reste. Le voilà tel qu'il a paru surtout, grâce aux expériences de quelques membres de la *Society for psychical research*.

Mais M. Pierre Janet, malgré la prudence que lui impose surtout sa position officielle, ne nie pas que « le miroir permet à quelques personnes de manifester une lucidité étonnante ». Il en relate même quelques exemples; celui-ci entre autres : Une personne voit apparaître dans la boule de cristal un petit tableau très délicat : trois narcisses blancs réunis par un ruban et placés sur un fond bleu. A cela, elle ne trouve pas d'explication. Quinze jours plus tard, à l'occasion d'une fête, elle reçoit d'une de ses amies intimes une peinture sur satin bleu figurant trois narcisses réunis par un ruban. Evidemment, il s'agissait d'un cas de télépathie, qui avait été enregistré par

la subconscience et non par la conscience normale du percipient.

Pourquoi ne s'agirait-il pas de quelque chose de semblable dans le cas de M. Bessi ?

Celui-ci parle de *clairvoyance*. C'est fort bien. Mais la clairvoyance n'est pas un phénomène ; c'est le résultat d'un phénomène.On est clairvoyant par hyperesthésie, par télesthésie, par télépathie, par suite d'un autre phénomène quelconque ; on n'est pas « clairvoyant par clairvoyance. »

M. Bessi fait encore observer qu'au moment où la vision s'est produite, il n'y était pas prédisposé, puisqu'il songeait à tout autre chose qu'à celà. — Sans doute, le phénomène, en ces conditions, est plus extraordinaire et plus rare, ainsi qu'il est rare et extraordinaire qu'un sujet entre dans le sommeil hypnotique sans qu'on ait eu recours aux procédés ordinaires de l'hypnotisation ; pourtant on en a des exemples. M. Janet lui-même nous a parlé de ses fameuses expériences d'hypnotisation à distance, au Hâvre. M. Lombroso, entre autres, a relaté le cas de cet officier, très bon sujet entre les mains de Donato, qui, en voyant un soir passer dans la rue une voiture, avec ses lanternes allumées, tomba dans l'état hypnotique et se prit à la suivre précipitamment. M. Bessi n'est sans doute pas un malade de ce genre-là. Mais qui sait s'il ne pourrait pas avoir quelques prédispositions à former un bon sujet pour la vision dans le miroir, malgré ce que dit à ce sujet M. P. Janet ? Pourquoi ne serait-il pas possible que l'obscurité qui s'était faite, tout à coup, dans sa chambre, à cause de l'accident arrivé à la bougie, ait mit M. Bessi en état de percevoir, en quelque sorte, ce qui se passait dans sa propre subconscience et qui aurait, sans cela, probablement passé inaperçu ?

Mais nous revenons là à la question que nous avons déjà posée dans la précédente livraison de la *Revue* : — La subconscience de M. Bessi connaissait donc la scène de la mort de la vieille dame. Mais comment l'avait-elle apprise ?

Nous avons parlé de *télesthésie*. C'est, le plus souvent, à ce

phénomène que l'on fait allusion quand on parle de « clairvoyance. » C'est le phénomène de Swedenborg qui décrit de Gothenbourg l'incendie de Stockholm (je ne vais pas jusqu'à Apollonius, qui voit d'Alexandrie l'incendie du Capitole et d'Ephèse le meurtre de Domitien) ; c'est le phénomène au moyen duquel on peut expliquer la plupart des merveilles produites par nos somnambules, au milieu de leurs charlatanismes infinis, lorsqu'elles donnent des renseignements exacts sur des individus ou sur des objets perdus, etc. Ce phénomène est reconnu par presque tous les hypnologues qui se sont donné la peine de l'étudier. On doit même ajouter qu'assez souvent les faits qu'on raconte au sujet de la vision dans le cristal se rapportent justement à des scènes lointaines, que le sujet y aperçoit, sans qu'il puisse en avoir autrement connaissance, et dont on reconnaît ensuite l'exactitude. Nous en avons des exemples même dans des époques assez éloignées de la nôtre. Qu'il nous suffise de rappeler la curieuse anecdote de Louvois, qui fait voir à un enfant, dans un verre d'eau, ce qu'est en train de faire, en ce moment, Mme Dufrénoy chez elle ; certaines séances de Cagliostro à Millau et Strasbourg ; le cas de ce sorcier Achmed, dont parle M. de Laborde, de l'Institut, dans la *Revue des Deux-Mondes* (1841), etc. etc.

Malheureusement, si le phénomène de la télesthésie est très connu, ses procédés sont fort obscurs. On dirait qu'un rayon de notre être s'extériorise, se propage en dehors de nous jusqu'au lieu où se passe la scène, ou bien se trouve l'objet et l'individu recherchés. Peut-être comprenons-nous sous le nom de *télesthésie* différents phénomènes, sur le vrai caractère desquels nous n'avons pas une idée bien exacte. Au surplus, il est presque toujours très difficile de s'assurer si, là où l'on suppose un cas de télesthésie, il n'y a pas tout simplement un cas de transmission de la pensée.

Dans le cas où il se serait agi de télépathie, il importait de rechercher quel avait été l'*agent* : si c'était la vieille dame elle-même, ou bien les personnes qui l'avaient trouvée morte. Il fallait donc savoir si M. Bessi avait eu sa vision

avant ou *après* la double découverte du décès et du testament.

Des réponses de M. Bessi à mes questions, il résulte qu'il a eu sa vision quelque temps avant minuit et que la dame a été trouvée morte dans les premières heures de la matinée. Dans le cas où il ne se serait pas agi de télesthésie, mais de télépathie, l'*agent* aurait donc été la vieille dame elle-même : ce serait un de ces cas de télépathie au moment de la mort, dont sont remplies les annales du « psychisme ».

Sans doute, il y a encore une hypothèse dont il faut tenir compte, après tout, puisque M. Bessi paraît y attacher une certaine valeur : c'est que l'*agent* pouvait être un esprit. Il faut que je reconnaisse loyalement que l'évènement du coup de fusil et les autres incidents super-normaux qui se vérifièrent à plusieurs reprises dans les deux maisons à la fois ne permettent pas de négliger cette hypothèse qui, sans cela, semblerait inutile.

Mais en tout cas, on ne pensera pas que les esprits aient reproduit sur le miroir, comme par le moyen d'un cinématographe, la scène de la mort de la dame. Cette idée, nous le répétons, serait absolument puérile. Les esprits — si nous en admettons l'existence — doivent probablement transmettre la pensée comme le font les vivants. Que la connaissance de la mort de la vieille dame soit parvenue à la subconscience de M. Bessi par le fait d'un être incarné ou d'un être désincarné, l'explication que M. le professeur Janet donne de la vision dans le miroir peut donc toujours parfaitement subsister.

Avant de terminer, nous ajouterons encore que nous avions demandé à M. Bessi s'il n'avait jamais entendu parler d'autres faits supra-normaux arrivés à sa vieille parente. Il nous a répondu qu'elle avait été un médium spirite remarquable ; peut-être même quelques-uns des phénomènes dont elle avait été le sujet étaient d'un caractère télépathique.

C. de Vesme.

LA PARAMNÉSIE [1]

et les rêves prémonitoires

(suite et fin)

Quelle est donc la solution du problème, quelle est l'hypothèse que nous avançons?

Afin de mieux éclaircir notre idée, nous commencerons par présenter la thèse que nous soutenons sous la forme d'un exemple pratique, qui se rapporte à un fait dont la plupart de nos lecteurs ont probablement dû faire eux-mêmes l'expérience, ainsi qu'il nous est arrivé. — Un individu quelconque reçoit un livre qui vient de paraître. Il lui arrivera de le feuilleter, sans y fixer son attention, et de temps en temps lui tomberont sous les yeux des phrases, des périodes qu'il ne manquera pas de lire machinalement. Néanmoins, ces phrases ne contenant rien de saillant et ne signifiant rien en elles-mêmes, il les oubliera un instant plus tard. Mais voilà que, quelque temps après, pendant qu'il s'occupe à lire avec ordre et avec soin le même livre, quand il parvient à quelques-unes de ces phrases, son entendement est saisi tout à coup par la bizarre sensation du « déjà vu ». Il lui semble avoir lu cette

(1) M. Bozzano nous écrit en se plaignant de quelques *coquilles* qui se sont glissées, hélas! dans la première partie de son article. Pour ce qui est des noms propres, M. *Anjel* est devenu *Angel*, *Fouillé* est devenu *Vouillé*; on a imprimé *Bierveliet* au lieu de *Bierpliet* et *Fiechsig* au lieu de *Flechsig*. Le traducteur, pour sa part, a sur la conscience d'avoir rendu l'expression physiologique : *vie cerebrali*, par les mots : « routes cérébrales », au lieu de « voies cérébrales » — ce qui est joli. En outre, il a fait parler l'auteur, quelquefois à la première personne du singulier, d'autres fois à la première personne du pluriel. — Ces petits inconvénients, inhérents à la hâte avec laquelle la *Revue* a été transformée, ne tarderont pas à disparaître.

phrase justement dans le même endroit du livre, en ce point exact de la même page. « Cependant », se dit-il à lui-même, « tout cela n'est pas logique, puisque l'ouvrage que je suis en train de lire vient tout justement de paraître. » Mais malgré tout raisonnement, cette illusion supposée continue à régner dans la conscience du lecteur, en donnant lieu à une lutte intérieure assez pénible, engendrée par l'antagonisme de deux synthèses inconciliables. Et ce sentiment ne disparaîtra que lorsque notre individu se sera souvenu tout à coup avoir jeté un coup d'œil distrait à certaines pages du livre, de telle façon que ces phrases qui ont surgi si inopinément dans sa mémoire, avaient en réalité déjà passé par son entendement. Donc, il n'existe aucun « faux souvenir » en tout cela ; c'est-à-dire, aucune construction improvisée et illusoire de l'imagination, telle que certains savants le proposent pour expliquer la paramnésie. Il s'agit, au contraire, d'un souvenir intégral, qui a surgi à l'improviste du fond de la subconscience. Les psychologues regarderaient donc ces cas comme des simples phénomènes d'*hypermnésie* à l'état normal.

Et bien ! voilà précisément quel est, à notre avis, le vrai procédé psychique déterminant les phénomènes de paramnésie. En d'autres termes, ces phénomènes devront être considérés comme des formes *sui generis* de souvenir instantané d'un fait, d'une circonstance ou d'une situation déjà passée de quelque manière, et totalement, ou presque, à travers la conscience, quoique bientôt oubliée. *Le nœud de la question consisterait donc exclusivement à rechercher quelle est la nature et la provenance des faits qui surgissent si inopinément des abîmes de la subconscience dans le terrain superliminaire du « moi ».*

Nous parviendrons promptement aux limites de la solution dont il s'agit, en ayant recours derechef à un exemple, que nous emprunterons, cette fois, à l'*Inconnu* de M. Flammarion. C'est le récit que fait M. Ed. Hannais :

« J'allais au collège comme externe et, dans mon rêve, je me vis traversant la place de la République, à Paris, une ser-

viette sous le bras, quand exactement en face les magasins du Pauvre-Jacques, un chien passa poursuivi par une bande de gamins qui le maltraitaient. J'en vis exactement le nombre, huit. Les employés commençaient à faire leur éventaire, une marchande des quatre saisons passait avec sa voiture pleine de fruits et de fleurs.

« Le lendemain matin, me rendant au collège, je vis dans le même cadre, à la même place, la scène que j'avais vue en rêve. Rien n'y manquait : *le chien* courait dans le ruisseau, *les huit gamins* le poursuivaient, *la marchande* des quatre saisons remontait avec sa voiture, gagnant le boulevard Voltaire, et les employés du Pauvre-Jacques disposaient leurs tissus à la porte de leur magasin. »

En prenant cet exemple pour point de départ, il nous sera facile d'en tirer une conséquence de considérable importance à l'appui de notre thèse. En effet, nous ferons observer que dans le cas relaté par M. Hannais, si celui-ci eût complètement oublié son rêve, il s'en serait suivi, qu'au moment où le souvenir inconscient l'avait saisi, devant la perception réelle des faits, le rêve en question aurait pris sans doute pour lui le caractère précis, incontestable, d'un cas de paramnésie.

Or, c'est justement en cela qu'à notre avis on devra rechercher l'origine et la solution de ces phénomènes.

Nous pensons donc que les phénomènes les plus complexes de paramnésie sont le produit de l'impression laissée dans la subconscience du sujet par un rêve prémonitoire — impression qui avait été totalement perdue par la conscience normale.

A ce point, nous ferons observer que la conclusion à laquelle nos sommes parvenus n'est pas dûe uniquement à des recherches attentives et consciencieuses sur les matériaux accumulés par les savants qui se sont occupés de l'argument. Nous pouvons relater, à ce sujet, quelque chose de personnel. Il nous est arrivé, en effet, tout autant qu'à d'autres personnes qui s'occupèrent de la paramnésie, d'expérimenter par

nous-mêmes, à plusieurs reprises, ce phénomène. Pour ce qui est des caractères saillants de la paramnésie, notre expérience concorde en tout point avec l'expérience des autres. Par exemple, les cas qui nous sont arrivés se rapportaient constamment à des faits et à des circonstances sans la moindre importance. Nous aussi, nous avons pu remarquer que ces cas, assez fréquents dans l'adolescence, devenaient toujours plus rares, au fur et à mesure que les années se passaient. Malgré cela, il nous est arrivé dernièrement d'éprouver un cas des plus remarquables : remarquable, non en lui-même, mais à cause de la succession rapide des deux synthèses psychiques contraires, à laquelle il donna lieu. — C'est justement ce cas qui nous a porté à écrire la présente monographie.

— L'été passé, l'auteur devait aller respirer, pendant quelques jours, l'air balsamique d'un village des Alpes-Maritimes. Peu de jours avant son départ, il ne savait pas même que ce village existait. Le matin même du jour fixé pour le départ, aussitôt que son sommeil eût été brusquement interrompu par la sonnerie du réveil, l'auteur avait pu s'apercevoir qu'il avait rêvé. Néanmoins, les choses rêvées se trouvaient être de nature si banale et insignifiante, que ce n'était vraiment pas la peine d'y arrêter la pensée un seul instant. Il lui avait semblé descendre d'une voiture de montagne, au milieu de la petite place d'un village des Alpes. A quelques pas de là, une fontaine gargouillait en versant abondamment de l'eau par deux ouvertures. Devant elle, une jeune paysanne, portant un petit enfant dans ses bras, le regardait fixement, comme extatique. Voilà que, tout à coup, un gros chien noir sortait de derrière la fontaine ; en faisant un bond vers la paysanne, il parvenait à saisir un morceau de pain que l'enfant tenait dans ses petites mains, et s'esquivait avec sa proie.

C'est tout. Comme on le voit, tout cela était absolument insignifiant. Un instant après, celui qui écrit ces lignes avait même complètement oublié son rêve.

Dans l'après-midi de cette même journée, l'auteur parvenait au but de son voyage. Il descendait d'une voiture de

montagne, dans la petite place d'un pittoresque village des Alpes. D'un côté, on voyait une fontaine versant de ses deux becs une eau claire et bouillonnante. Devant elle, une jeune montagnarde avec un enfant dans ses bras le regardait attentivement, avec cette expression d'étonnement extatique, qui est le propre des paysans. Jusque là, l'auteur n'avait ressenti aucune sensation supernormale ; le souvenir du rêve ne l'avait même pas encore frappé. Mais voilà, tout à coup, un gros chien noir qui sort de derrière la fontaine ; il tombe en arrêt en reniflant ; ensuite il bondit vers la femme, parvient à arracher un morceau de pain des mains de l'enfant, et prend aussitôt la fuite. A ce spectacle, voilà la sensation du « déjà vu » qui s'éveille brusquement, vivement dans l'esprit de l'auteur, dont la mémoire, par une succession rapide d'idées, est bientôt frappé aussi par le souvenir distinct, précis du rêve fait dans la matinée.

Naturellement, à cause de la prompte succession des deux perceptions contraires dans son entendement, l'auteur ne pouvait faire moins que de constater le rapport qu'elles avaient entre elles et d'en conclure que l'origine des phénomènes de la paramnésie se rattache étroitement au problème de la subconscience et des rêves prémonitoires.

A raison de cette expérience personnelle que nous en avons faite, l'explication que nous proposons a pris à nos yeux le caractère d'une solution définitive et sans appel.

Comme confirmation de notre hypothèse nous remarquerons encore que l'un des traits les plus caractéristiques des phénomènes de paramnésie consiste en cela, que ces prétendus « faux souvenirs » se rapportent constamment à des situations et à des événements absolument insignifiants. C'est ce qui confirme remarquablement notre thèse. En effet, chaque fois qu'un rêve prémonitoire aura trait à des faits et à des circonstances d'une certaine importance pour le sujet, il restera plus ou moins gravé dans sa mémoire, de sorte que sa qualité de rêve prémonitoire sera sans faute reconnue, aussitôt que les faits auxquels se rapporte le songe se répéte-

ront dans la réalité : tandis que, si les perceptions reçues pendant le sommeil sont de nature insignifiante, elles disparaîtront promptement de la mémoire consciente du sujet. Il n'y a pourtant pas de raison pour que les perceptions dont il s'agit ne puisse surgir, quelquefois, des abîmes de la subconscience, aussitôt qu'elles se présentent au sujet avec le caractère d'événement réel : — dont la sensation spéciale de la paramnésie.

Avec l'aide de la nouvelle solution, il nous sera aussi aisé de nous rendre compte de ces cas spéciaux de paramnésie dans lesquels — ainsi que je l'ai déjà dit — nous trouvons des vrais éléments de prévision.

Voilà ce que M. Lalande écrit de ces phénomènes :

« Dans ce fait commence à apparaître un troisième caractère de la paramnésie, aussi rare, il est vrai, que les deux premiers sont fréquents, mais qui est en revanche le plus intéressant pour l'explication du phénomène. Il consiste en ce que le sujet, non seulement reconnaît les faits, mais encore en prévoit la suite, ou du moins croit la prévoir, car on pourrait penser que ce soit une seconde illusion greffée sur la première. »

Nous reconnaissons sans difficulté que certains cas de ce genre peuvent avoir une origine télépathique. Mais il y en a d'autres, lesquels, sans que l'on puisse rejeter d'une manière absolue cette explication, peuvent être raisonnablement expliqués comme le produit d'un rêve prémonitoire.

Nous avons relaté un cas, où le sujet se montre sûr qu'à un certain point précis d'un objet, il doit y avoir un détail dont il se souvient parfaitement, quoiqu'il ne l'ait jamais vu.

Nous ajouterons un autre exemple, que nous empruntons à M. Lalande. Le sujet est le docteur L., bon observateur par nature et très versé dans l'introspection psychologique :

« Il était deux heures du matin, je jouais aux cartes ; c'était une partie de *poker* qui durait depuis longtemps déjà. Un de mes partenaires joue et dit : — Cinq plus cinq. — A ce moment, malgré la banalité de la formule, je sens subitement

que je la lui ai déjà entendu prononcer, assistant au même coup, au même endroit et avec tout le consensus total des mêmes sensations. — Un autre joueur réplique : — Tenus plus cinq. — L'impression que je ressentais s'accentue, et je *prévois* avec un sentiment d'angoisse que le troisième partenaire va répondre : « Ah ! il a le full des as ! » Et en effet, à peine avais-je fini de penser cette phrase qu'il s'écrie : « Ah ! il a le full des as ! » précisément avec le ton, le timbre de voix et l'expression que j'avais imaginés. J'ai remarqué tout cela immédiatement et avec une impression pénible qui s'est rapidement dissipée. Je ne puis dire à quel moment précis le phénomène s'est terminé. »

Ainsi que nous l'avons fait remarquer, ces cas de prévision qui viennent s'enchâsser, pour ainsi dire, d'une manière épisodique, dans certains faits de paramnésie, tiennent une situation un peu indécise entre l'hypothèse du professeur Lalande et la nôtre ; nous nous garderons bien, par conséquent, d'émettre des jugements trop tranchants à ce sujet. Nous nous bornerons à dire qu'il nous semble que l'explication la plus simple et la plus logique de ce phénomène complexe est bien celle que nous avons avancée, c'est-à-dire que le cas de prévision n'est que la conséquence du souvenir d'un rêve prémonitoire — souvenir qui se déroule dans l'esprit du sujet avec une rapidité plus grande que celle des événements auxquels le rêve se rapporte, de telle façon qu'il les précède de quelques instants. Il en résulte logiquement, nécessairement, le phénomène de la prévision des événements.

Une nouvelle preuve manifeste de la valeur de l'hypothèse que nous proposons repose en ceci, que certains savants qui se sont occupés de la paramnésie ont été entraînés, malgré eux, par la logique inexorable des faits à l'effleurer — presqu'à la pressentir ; s'ils n'y parvinrent pas, s'ils ne la formulèrent pas explicitement, on doit l'attribuer à leurs préventions au sujet de la casuistique qu'on appelle *occulte*.

« Doit-on tenir compte de rêves ? » se demande Lalande. « Ils sont liés à la fausse mémoire de deux façons : en premier

lieu, certaines personnes, quand on leur demande si elles ont éprouvé des paramnésies, affirment assurément qu'elles n'en ont point; mais souvent, au cours de la conversation, elles ajoutent d'elles-mêmes qu'elles reconnaissent tel paysage ou tel spectacle *parce qu'elles l'ont déjà vu dans un rêve.* »

Et plus loin : « Très souvent, les personnes qui ont les paramnésies les plus nettes affirment qu'elles ont également des pressentiments fréquents et véridiques. »

« Dans les cas de fausse mémoire, » dit Paul Lapie, « que j'ai pû observer, il me semblait revivre un rêve. »

Ces passages prouvent que, pour les savants ci-dessus, il n'était pas nécessaire d'un grand effort d'imagination pour parvenir à nos conclusions.

« Quelle que soit l'hypothèse adoptée, » insiste même Lalande, « il nous paraît au moins résulter des faits que la clef de la paramnésie doit être cherchée dans l'existence d'une double perception, inconsciente d'abord, puis consciente. »

Parfaitement, et c'est en tout point de la sorte que nous nous y sommes pris.

Il nous reste quelques remarques à faire. Tout d'abord, les conclusions auxquelles nous sommes parvenus pourraient sembler d'une importance scientifique assez bornée ; mais il en paraîtra autrement si l'on veut mieux approfondir le sujet dont nous nous occupons. En effet, si nous étions parvenus à prouver d'une manière sûre que les phénomènes de paramnésie prennent leur source d'un rêve prémonitoire oublié, avec cela nous aurions, en même temps, prouvé tout aussi sûrement et scientifiquement l'existence des rêves prémonitoires, qui ne sont, à leur tour, qu'un premier degré des phénomènes de clairvoyance dans l'avenir. Nos conclusions pourraient donc constituer un premier pas vers la démonstration scientifique de la clairvoyance de l'avenir — ce qui ne manquerait pas d'avoir des conséquences théoriques et pratiques fort considérables.

***

Voilà donc nos conclusions — auxquelles, pour le moment, le professeur Binet n'accordera certainement pas son adhésion. Nous ne nous en trouvons pas trop mal. L'histoire de tout progrès humain, en effet, est là pour nous montrer qu'il en a toujours été de même. Nous nous consolerons donc, en pensant que, si telle est la loi, tout cela sert tout au moins à prouver que le misonéisme, lui aussi, a sa mission au monde. Quand même la mission du misonéisme ne serait-elle autre que celle qui lui assigne avec beaucoup de finesse M. Flammarion, il en résulterait encore d'assez grands avantages pour le progrès humain. « Ces retardataires — écrit-il — que l'on rencontre partout, dans les sciences, dans les arts, dans l'industrie, en politique, en administration, etc., ont leur utilité : passés à l'état de bornes, ils jalonnent la route du progrès. »

Gênes, décembre 1900.

ERNEST BOZZANO.

NOTA. — Ce travail était à peine achevé, lorsque nous reçûmes le volume XI des *Proceedings of the Society for Psychical Research*, dans lequel F. W. H. Myers, en parlant de la conscience sub-liminale, touche aussi aux phénomènes de paramnésie. Nous y avons relevé que parmi les différentes hypothèses proposées, il range aussi celle que nous venons de développer. Nous nous félicitons de nous trouver d'accord avec un homme de si haute valeur. Néanmoins, il paraît disposé à assigner des causes différentes au phénomène, suivant que celui-ci revêt tel ou tel caractère. Nous sommes assez peu de cet avis. Plutôt, nous insisterons de nouveau sur la nécessité d'écarter du nombre des cas authentiques de paramnésie tous ceux qui ne sont que le produit d'une erreur de la mémoire, pour n'y ranger que les cas qui se fondent sur une réelle connaissance parvenue à la subconscience du sujet par une voie supernormale — telle qu'un rêve prémonitoire.

E. B.

Phénomènes anormaux spontanés

qui se sont produits à Turin, rue Bava, dans le courant de novembre 1900.

(Suite et fin.)

IV

Critiques des témoignages

Dans le cas où quelque lecteur trouverait les pages qui suivent peu en rapport avec le titre de ce paragraphe, je le prie de réfléchir à la difficulté qu'on éprouve, dans le cas dont il s'agit, à recueillir des faits, à les documenter de manière à ce qu'il ne reste aucun doute sur leur authenticité, pour en tirer quelque conclusion.

Essayez de vous rendre au cabaret de la rue Bava, vous entendrez raconter par l'un et par l'autre, et par un autre encore, mille incidents divers et il vous semblera ne pouvoir douter de leur authenticité.

Mais prenez la peine d'interroger, insistez sur tel ou tel point, vous vous apercevrez bientôt que presque tous vos interlocuteurs tombent en pleine contradiction avec ce qu'ils avaient affirmé précédemment, ou ne sont pas d'accord avec un tel qui a assisté aux mêmes faits et vous acquerrez la persuasion que vous êtes en présence d'un truc ou d'une hallucination.

Si cela vous étonne, je me permettrai de vous dire que rien, au contraire, n'est plus naturel.

En effet, il suffit de réfléchir que si l'on ne peut regarder comme toujours exempts d'erreur ceux qui sont pourvus de l'éducation scientifique indispensable en pareil cas et qui ne sont pas étrangers aux difficultés (qu'on ne peut toujours prévoir) que présente la vérification certaine des phénomènes

de la casuistique médianique, dont l'écheveau est aussi riche qu'embrouillé, ce sera bien pire encore pour ceux qui, tout en possédant les aptitudes scientifiques, manquent de l'expérience acquise en étudiant avec plusieurs médiums.

De là, il résulte que bien des personnes studieuses et savantes sont tombées dans des erreurs grossières.

Pour n'en citer qu'une, je rappellerai la prétendue imposture de tous les médiums depuis 1848 jusqu'à aujourd'hui. C'est ainsi que le premier venu, dilettante de spiritisme, qui peut-être possède dans toute autre branche un nom honorablement connu, peut se permettre de plaisanter sur les expériences de Crookes — pour citer un nom connu d'expérimentateur — parce que, en lisant son compte-rendu, il a trouvé à faire telle ou telle objection, ou parce que, s'étant décidé à faire une séance, il a observé que la forme matérialisée de Katie King ressemblait au médium, chose qui *ne devrait pas arriver* si Katie King était une personne ayant une existence propre, etc., etc.

Voilà quelle confusion d'idées peuvent produire les gens incompétents.

Il me semble voir un chirurgien faire sur un malade une opération délicate, n'ayant étudié l'anatomie humaine que dans des traités!

Mais trêve aux digressions. Donc, si ceux qui devraient se montrer compétents se permettent certains jugements, que peut vous dire de sérieux et de vraiment digne de foi un pauvre menuisier ou un pauvre cabaretier, tous deux presque sans aucune instruction? Il y a cependant une chose qui a une certaine valeur si on la considère avec une certaine largeur d'idées. Si, par exemple, les quatre témoins dont les noms se trouvent au bas de la première attestation, seraient difficilement capables de se montrer d'accord entre eux en décrivant tel ou tel fait, de façon à ne laisser aucun doute sur sa véracité, ils ne sont cependant pas des imbéciles; loin de là; s'ils ont peu d'instruction, ils ont l'expérience de gens qui ont vécu et à qui on ne peut refuser un certain degré de con-

fiance quand ils vous disent résolument et avec une conviction enthousiaste : « J'ai vu ». Et l'on peut en dire autant de beaucoup d'autres personnes qui vous répètent la même ritournelle : « J'ai vu ».

Et voilà pour quelle raison ceux qui, vu les circonstances dans lesquelles ils se sont trouvés, auraient dû mieux que d'autres préciser les faits advenus, sont ceux au contraire qui ont pu les préciser le moins. De là, le vague de la première déclaration.

⁂

La seconde, au contraire, signée par Raynero, est plus étendue et précise deux faits importants ; les chaussures lancées par une main inconnue et le bris spontané des bouteilles dans la cave ; en outre, sa manière de raconter inspire plus de confiance, car moins que les autres, il se laisse entraîner à exagérer les faits, tout en les racontant avec une profonde conviction. Je ne trouve cependant pas qu'on puisse accepter aveuglément son témoignage sur un point, celui qui a trait aux conclusions qu'il tire des faits ; c'est-à-dire la non participation de la femme et du garçon aux phénomènes, ces deux personnages étant les seuls sur qui convergent les soupçons. Qu'on fasse attention, cependant, que j'entends dire que si cette participation eut lieu, elle fut entièrement subconsciente. Plus loin, je donnerai quelque autre raison qui appuiera cette manière de voir ; pour maintenant, il me suffit de constater que, d'après la logique, il faut exclure toute idée d'un truc vulgaire dans des faits où quelques indices font suspecter que le phénomène n'ait pas été réellement supernormal.

Après avoir exprimé ces doutes sur les conclusions de Raynero, je me permettrai de discuter aussi l'exposé des faits qui ont amené ce même Raynero à une semblable conclusion. A qui lit attentivement, en ayant sous les yeux le plan du local, la description du phénomène télékinétique, consistant dans le lancement des chaussures, il ne peut échapper que

les explications données à ce sujet par Raynero sont insuffisantes à prouver qu'il n'y a pas eu de fraude de la part du garçon.

Poussé par un doute de cette nature, alors que Raynero avait déjà signé sa déclaration, je proposai de me rendre avec lui *sur les lieux* afin d'éclaircir à fond certaines circonstances. C'est ce qui fut fait immédiatement. On verra maintenant avec quelle prudence il faut accepter de semblables témoignages !

Je vérifiai donc — et Raynero en convint également — que, du lieu où il se trouvait assis (v. fig. : a), au moment de la chute des chaussures, il n'aurait pu que difficilement s'apercevoir si le garçon, occupé à ses affaires, dans l'autre pièce (B), s'était éclipsé un instant, pour lancer lui-même les chaussures qu'il aurait dû auparavant avec une préméditation inconsciente, soustraire de leur cachette habituelle. Même du point en question, Raynero ne pouvait voir entièrement le garçon, puis, personne ne pensait à le surveiller, et de plus, après le fait accompli, on n'eut pas même l'idée qu'il put y avoir eu lieu à fraude, si bien que l'on ne put même vérifier si, immédiatement après le phénomène advenu, le garçon était tranquillement occupé à son ouvrage ou non.

Dans ces circonstances, mon opinion est que l'on ne pouvait plus parler de certifier un tel phénomène.

Sur ces observations que je lui exposai, Raynero commença à hésiter, puis à douter que le fait soit réellement arrivé, comme je le faisais moi-même. Mais après avoir réfléchi quelque peu, revenant à la première opinion, il me fit observer qu'il avait vu les chaussures, lorsqu'elles étaient encore en l'air, et que, d'après la trajectoire suivie, on pouvait déduire qu'elles avaient été lancées d'un point situé vers le sommet de l'escalier. Il lui semblait en conséquence peu probable que le garçon eût pu accomplir cette manœuvre sans être vu et sans faire de bruit, car, vu sa petite stature, il aurait dû monter jusque vers la moitié de cet escalier. Je veux bien accepter cette rectification de Raynero, bien

qu'il soit difficile de chasser de l'esprit le doute, — même en admettant que de semblables détails restent facilement imprimés dans la mémoire, — qu'il ait tout bien observé dans un moment où personne ne s'attendait à un tel phénomène.

Je crois encore devoir ajouter, par scrupule de relateur, un détail sur les circonstances dans lesquelles le fait se produisit. Sur ma demande, Raynero me dit encore que la fenêtre de la soupente, (au-dessus de la cuisine, v. fig. : C) était alors ouverte, Il me semble fort peu probable, sinon impossible, que quelqu'un fût caché dans la soupente et se soit enfui rapidement par la fenêtre ; je trouve également peu croyable que les chaussures aient été lancées de la cour par la fenêtre de manière à passer par la soupente pour venir enfin tomber aux pieds de Raynero. On peut donc, sans trop craindre de se tromper, laisser de côté ces hypothèses.

Après l'examen que je viens de faire, il faut se prononcer et décider si le phénomène en question doit être attribué à une fraude du garçon, ou s'il faut le considérer comme un vrai phénomène supernormal.

J'estime que, étant données les conditions imparfaitement vérifiées du phénomène, bien qu'il existe une certaine probabilité qu'il se soit produit dans le dernier sens, il vaut mieux s'abstenir d'un jugement définitif.

Après toute cette discussion et après un examen si prolongé, plusieurs se demanderont pourquoi, si le phénomène pouvait paraître douteux et dû à une fraude, j'ai fait une argumentation si spécieuse, en me basant toujours sur une fraude subconsciente du garçon, au lieu de me baser sur une fraude réelle et consciente.

Ces demandes exigent quelques mots de réponse. D'abord, j'ai voulu montrer comme quoi on ne pouvait accepter entièrement le témoignage d'un individu, qui, parmi plusieurs que j'ai interrogés, pouvait, il me semble, inspirer confiance dans son exactitude à rapporter les faits; ensuite, faire pénétrer dans l'esprit du lecteur la persuasion que ces faits doivent

être rigoureusement attestés pour être pris en considération.

Il faut se convaincre qu'en semblables circonstances, il est nécessaire d'être pédants dans l'observation, pédants dans la manière de rapporter, pédants dans les réflexions, vu que, sur cet argument, nous sommes encore en général trop ignorants pour pouvoir passer sous silence certains détails qui nous sembleraient inutiles *a priori*. Il est nécessaire surtout de se montrer circonspect dans la question de la « fraude subconsciente » ou « automatique » sur laquelle je dois revenir parce qu'elle est niée ou ignorée du plus grand nombre ; mais sur laquelle je ne m'étendrai qu'autant qu'il est nécessaire pour justifier ce que j'en ai dit plus haut.

Qu'on me permette donc de rappeler qu'à l'époque des expériences, désormais historiques, faites à Milan, par le moyen d'Eusapia Paladino, — expériences auxquelles prirent part une foule de personnes illustres de l'Europe entière, et qui marquent une pierre milliaire sur le chemin parcouru par ces idées dans le camp orthodoxe, — un individu (mort aujourd'hui), prétendit dévoiler *comment* Eusapia Paladino produisait ces phénomènes. La publicité donnée à cette *découverte*, fit que, bien des personnes, confondant ensemble des phénomènes qui ne pouvaient en aucune façon être attribués à une fraude, avec d'autres auxquels on aurait pu faire cette accusation, arrivèrent jusqu'à taxer de suprême bêtise dix ou douze personnes qui, Dieu merci, n'étaient pas les premières venues !

Plus tard, en effet, on découvrit en quoi consistaient les *fraudes* d'Eusapia Paladino et leur nature « automatique » et « subconsciente ». De telles « fraudes subconscientes », [1] il faut le dire, ont été peu étudiées jusqu'à présent chez les médiums parce que ceux qui s'occupent des phénomènes mé-

---

(1) C'est à cette simulation subconsciente qu'il faut s'en prendre si plusieurs médiums furent taxés de tromperie et c'est précisément de ces fraudes que j'entends parler dans l'allusion faite (p. 119) au démasquement des médiums.

diums « acceptent généralement tout » ou attribuent tout à à des fraudes vulgaires, tandis que celles-ci sont beaucoup plus rares que ne nous le fait supposer notre immense orgueil, grâce auquel le plus médiocrement malin se croit plus malin que tout le monde. Pour mon compte, je déclare, après expérience faite, que j'estime que la simulation « subconsciente », tant dans les phénomènes physiques que dans les communications soi-disant d'outre-tombe, est très souvent [1], sinon toujours, liée aux phénomènes authentiques.

J'aurais donc trouvé pour mon compte très naturel et dans l'ordre des choses qu'on eût observé à côté des phénomènes authentiques de la rue Bava, les « automatismes inconscients » dont je parle et même, pour plus d'une raison, j'incline à croire qu'il y en a eu [2].

*
* *

En ce qui concerne le témoignage du comptable, M. Mérini, je déclare tout de suite qu'il y a peu à dire : le fait qu'il raconte est exposé avec une telle précision de détails qu'on n'a presque rien à lui objecter. De plus, en causant avec lui, je me suis convaincu que son esprit est fort équilibré, son jugement calme et sûr, sa conviction ferme et parfaite. Non seulement il n'a jamais manifesté aucune répugnance à ce que je publiasse son nom ; mais encore il a voulu que je dise ici qu'il est prêt à répéter à qui voudra l'entendre ce qu'il m'a raconté à moi-même. Ce dernier trait caractérise assez bien l'individu.

---

(1) J'ai pu étudier, qui plus, qui moins, plusieurs dizaines de médiums : écrivants, typtologiques communs, ou obtenant des effets absolument supernormaux et j'ai pu me convaincre qu'ils présentent toujours, à un différent degré, ledit cas de simulation subconsciente. »

(2) Si j'ai bien compris la pensée de Raynero, il semble qu'il ait deviné la cause de quelques faits, quand il fait allusion à un « *quid* » qu'il appelle *maladie* et qui aurait poussé quelqu'un à soustraire les mets inconsciemment.

Enfin, je n'ai pas à commenter les déclarations du professeur Lombroso, car personne ne refusera d'y ajouter foi.

Notes et Conclusion

J'espère qu'il est fait acquis pour le lecteur qui nous a impartialement suivi jusqu'ici que des phénomènes supernormaux (1) ont réellement eu lieu rue Bava.

Quelqu'un pourtant me dira : Quel médium produisit tant de choses et si extraordinaires ? — Et, en effet, on admet que ces phénomènes sont toujours dûs à la présence de certaines personnes douées d'aptitudes spéciales.

Mais je ne sais répondre à une question si simple en apparence. Etait-ce le garçon qui était médium ? la femme ? tous les deux ?.... Plusieurs séances ont été pourtant tenues dans la même cave, rue Bava, avec les mêmes personnes, sans pour cela obtenir aucun résultat comparable aux autres phénomènes. Je serais porté à croire qu'il y ait eu *contagion médianique* (2). Je ne pourrais cependant l'affirmer.

---

(1) Je me sers en ce cas du mot « *supernormaux* » pour distinguer le phénomène physique spontané tel que la « rupture des bouteilles » de celui qui est provoqué par une simple fraude, spontanée ou subconsciente. Une semblable série de phénomènes appartenant à la classe des « phénomènes télékinétiques », rentreront peut-être un jour dans le champ de la pure et simple anormalité, sans sortir du champ de la physique, quand on aura trouvé un *quid*, s'extériorisant de notre cerveau comme force motrice et en déterminant aussi le mode d'action.

Il ne faut pourtant pas oublier que comme l'adjectif « supernormal » appliqué à un fait signifie que ce fait est contraire aux lois communément admises, une telle épithète convient mieux aux faits qui apparaissent par leurs « faciès » comme étant certainement de nature *hyperphysique*; comme par exemple l'entrée d'un objet solide dans un espace hermétiquement fermé sans en être déformé. — Il est peut-être prématuré de rechercher maintenant la cause d'une telle contradiction. Ceux, au contraire, qui ne veulent pas prendre la peine de chercher des médiums et de les étudier, discuteront de semblables choses pour arriver à la conclusion que les phénomènes médiumniques, télépathiques, etc., n'existent pas.

(2) V. Livio Silva : *Saggio su alcuni fenomeni medianici osservati a Savigliano*. « Archivio di Psichiatria », etc. Vol. xxi, fasc. iv-v. Turin, 1900.

Quoi qu'il en soit, pourquoi ces phénomènes se sont-ils manifestés tout à coup et ont-ils disparu de même? Nous n'avons pu en trouver la vraie raison.

Je crois cependant qu'il ne faut pas s'étonner si la femme et le garçon, tout en étant des médiums, n'aient rien produit hors d'un milieu déterminé. Peut-être sont-ils des médiums spéciaux, pour ainsi dire « occasionnels », dont on voit d'innombrables exemples!

Et c'est ainsi qu'à la fin de novembre, les phénomènes cessent complètement et ne se reproduisent plus, même dans la nouvelle place où le garçon entra après s'être éloigné de la « Bottiglieria Cinzano ».

Il ne sera pas désagréable au lecteur, j'espère, que j'ajoute quelques mots sur les Fumero et leur garçon de café. Bartolomeo Fumero est un homme sur la cinquantaine. Il est carré d'épaules et a le teint rosacé propre aux buveurs. Il est de nature impulsive, tombe facilement dans l'exagération lorsqu'il raconte. (Ainsi, sans aucun doute, il exagère les dommages qu'il a subi pour cette histoire). Par ailleurs, ses voisins reconnaissent en lui l'homme vraiment honnête, incapable de faire du mal à qui que ce soit.

Sa femme, lorsque je la vis la première fois (à l'époque des phénomènes), semblait malade. Maintenant elle se porte bien ; mais elle est restée mince, pâle et délicate. Elle n'a pas voulu admettre avec moi, avoir jamais été sujette à des hallucinations quelconques. Le professeur Lombroso au contraire, dans sa relation, fait allusion à ces hallucinations (1). Elle est adroite, sait écrire et tenir les comptes. On l'opéra, il y a un an, d'hystéro-ovariotomie.

Le garçon est de stature peu développée, d'intelligence médiocre.

Il n'y a apparemment pas autre chose à remarquer. A propos de fraude, il me revient à l'esprit l'observation faite par

---

(1) On prétend qu'elle en eut à Nole pendant la période même des phénomènes.

un ouvrier qui assista un jour à la rupture spontanée des bouteilles. Celui-ci vit, ou crut voir, que la rupture des dites bouteilles était toujours précédée d'un mouvement subit du garçon. L'ouvrier explique cela en disant que le garçon lançait la *force*. — Nous recueillons l'observation ; même un tel phénomène n'est pas nouveau puisqu'il a déjà été observé dans d'autres médiums, par exemple, chez le bien connu médium napolitain dont nous avons déjà parlé à propos de la fraude subconsciente. Je reviendrai peut-être un jour, sur cette question des fraudes *apparentes*, avec des documents recueillis sur d'autres médiums.

*
* *

Donc résumons : rue Bava ont eu lieu des phénomènes tout à fait authentiques, de nature supernormale ; puis des phénomènes moins bien définis — obscurément liés aux premiers. Nous avons en effet parlé d'hallucinations, de fraudes subconscientes, et encore,— comme si cela ne suffisait pas à compliquer toute vérification des faits, — d'un cas de non douteuse apparence de fraude dans les mouvements automatiques du garçon précédant quelque phénomène. Et puis, qui sait?..... l'ouvrage de quelque farceur obstinément incrédule.

On comprend aisément que de telles incertitudes nuisent à l'effet que ces phénomènes devraient produire sur l'opinion publique. Seulement, si la question est si peu claire, cela tient surtout à l'indifférence avec laquelle la plupart des savants considèrent ce genre d'études. Quant au gros du public, il profite de ces incertitudes pour créer de la confusion et jeter le doute tout aussi bien sur ce qui est désormais absolument prouvé : c'est-à-dire que dans le *spiritisme, médianisme, occultisme*, — appelez-le comme bon vous semblera — *il existe des faits contraires à l'idée commune que nous nous sommes faite du monde physique.*

*
* *

Mais quelle est la cause de si étranges phénomènes? Je trouve dans l'attestation de M. Merini cette phrase qu'il est

opportun de transcrire ici : « Quant à la cause mystérieuse de ces phénomènes, j'avoue que, bien que je n'aie eu aucun motif de m'en effrayer, j'éprouvai toujours en leur présence un certain sentiment d'étonnement et de crainte que je ne sais à quoi attribuer sinon à ce que j'ai dû reconnaître que la cause de ces faits était intelligente et se rebellait à toute volonté. En d'autres termes, si l'on parvenait à me convaincre que les esprits existent, je devrais vraiment dire qu'ils étaient les auteurs invisibles de ce vacarme. »

A ce propos, les impressions et les opinions peuvent être bien diverses : je vois toutefois que beaucoup — pour ne pas dire la majorité — de ceux qui ont eu l'occasion d'assister à quelques notables phénomènes, en ont tiré la même conclusion que M. Merini.

Cela ne vous semble-t-il pas symptomatique?

A l'avenir de prouver!

Turin, 1er mars 1901.

Dr Livio Silva.

UNE AUTRE MAISON « HANTÉE »

A TURIN

MANIFESTATIONS VANDALIQUES.

LE DUC DES ABRUZZES SUR LES LIEUX.

La *Stampa*, de Turin—l'un des plus importants journaux d'Italie — publiait, en son numéro de 10 mai, l'entrefilet suivant :

Un fait étrange, qui ferait croire au retour des esprits, s'est réalisé, dans l'après-midi d'hier, dans un petit logement composé de deux mansardes dépendant de la maison sise au n° 6 du cours Valdocco.

Dans ces deux mansardes, habite depuis longtemps déjà un certain Juvénal Menardi, avec sa femme et leurs enfants.

Cet homme, vers 5 heures du soir, vit avec surprise plusieurs petits meubles qui bougeaient; après quoi, une quantité d'objets et d'ustensiles de cuisine qui se trouvaient sur la cheminée, ou qui étaient suspendus aux parois, se détachèrent et tombèrent par terre avec fracas.

Chacun peut se figurer l'épouvante de ces braves gens.

M. Menardi, après avoir donné l'alarme aux voisins, se rappela que, dans cette même maison, au premier étage, se trouve le commissariat de police du quartier Montcenis; alors, il descendit quatre à quatre les marches de l'escalier et alla chez les agents pour les informer de l'aventure et leur demander assistance.

Un agent monta aussitôt aux deux mansardes, où, non seulement il put constater le désordre des objets qui les garnissaient, mais encore il put voir, tout aussi bien que le virent

les membres de la famille Menardi et quelques voisins qui étaient accourus, un fer à repasser se détacher de la cheminée et tomber sur le parquet.

On ajoute même que, quelques instants après, un pot rempli de lait, sans avoir été touché par personne, se renversa et se vida.

Est-ce que les fondements de la maison ne seraient peut-être pas solides?

En attendant, le bruit de ce qui était arrivé se répandit en un clin d'œil, et l'on accourut de toute part assister à ce spectacle. Mais M. Menardi et sa famille, très impressionnés, ne voulurent plus rester dans le logement; il le fermèrent et s'en allèrent tous — les uns dirent à l'auberge, les autres, chez quelques parents — et pour le moment on n'en sût pas davantage.

Mais, le jour suivant, la *Stampa* revenait sur l'affaire :

Dans l'après-midi d'hier, nous avons fait une visite à la maison du cours Valdocco, afin d'assister, si c'était possible, à quelques-uns des phénomènes dont on avait parlé.

Le logement de M. Menardi, se trouve au troisième étage; il est composé de deux chambres. La première est coupée en deux par une cloison de toile, couverte de papier de tenture. Cette pièce sert en même temps de cuisine et de chambre à coucher pour les enfants les plus âgés. Outre le lit, il y a une petite table, un berceau, un baquet pour la lessive et quelques autres petits meubles de ménage. Dans la deuxième pièce, plus grande que la première, l'on voit un grand lit, une forte table, un guéridon, un sofa, deux garde-robes, une table de nuit, une commode et un lavabo.

Naturellement, sur les parois se trouvent — ou plutôt se trouvaient — plusieurs petits tableaux, dont quelques-uns de caractère profane, d'autre de sujets religieux — entre autres la *Vierge dans le désert.*

Quand nous arrivâmes, aucun membre de la famille Menardi n'était dans l'appartement. Le mari, qui est coiffeur

de son métier, se trouvait au travail dans la boutique de la rue du Prince Amédée, où il est employé ; la femme était sortie pour conduire chez sa sœur, qui habite dans le quartier de Vanchiglia, trois de ses enfants, dont la première, *Vigia* (1), est âgée de 11 ans ; le second, *Pierino*, a 7 ans, et le troisième, dont nous oublions le nom, a tout juste 3 ans.

En sortant, Mme Menardi avait laissé la clef au concierge, M. Adolphe Schiappa, afin qu'il pût introduire dans le logement les visiteurs qui se seraient présentés. En effet, lorsque nous sommes entrés dans l'appartement, nous y avons trouvé, outre le concierge, plusieurs autres personnes, attirées par la nouvelle parue dans les journaux.

Le parquet des deux chambres est presque couvert de fragments de poterie et de bouteilles.

Pendant que nous examinions ces débris, nous vîmes arriver une bonne vieille, Mme Thérèse Francesetti, qui portait en ses bras le dernier fils de M. Menardi, un beau poupon de 6 mois à peine.

Mme Francesetti avait assisté à l'apparition des premiers phénomènes — et voilà presque littéralement le récit qu'elle nous fit :

« Je me trouvais dans le logement, assise là-bas près de la fenêtre. J'étais en train de coudre. Tous les enfants Menardi étaient avec moi : la maman était sortie pour acheter du lait.

« Tout à coup — il était 4 heures et demie à peu près — je vis le guéridon se renverser. Tout d'abord, j'ai supposé que c'était à cause du vent ; je redressai la petite table et je me remis au travail. Un instant après, voilà que le guéridon tombe encore ; je le redresse de nouveau. La même chose se répète plusieurs fois encore ; alors, impatientée, mais toujours persuadée que tout cela était déterminé par un courant d'air, je portai le guéridon dans un autre coin de la chambre.

« Alors le petit meuble ne tomba plus. Seulement, quel-

(1) Diminutif de Louise.

ques instants plus tard, à mon grand ébahissement, j'entendis tomber un vase en porcelaine qui était sur la cheminée. Le vase vola en éclats. Je me levai aussitôt pour voir de quoi il s'agissait, mais voilà une bouteille qui saute à son tour et se brise sur le parquet.

« Alors, je pris tout ce qu'il y avait de fragile sur la cheminée et je le mis sur la grande table, qui se trouve au milieu de la chambre.

« Je croyais avec cela que tout serait fini. Il n'en était rien. Verres, bouteilles, pots de cuisines, etc., se prirent l'un après l'autre à sauter par terre.

« Ne sachant plus que penser de ce mystère, je dis à Vigia : *Va subit'ncontra tôa mare e disje d'uni a ca subit subit* (1).

« En effet, Mme Menardi ne tarda pas à arriver; mais il ne fut pas nécessaire de lui expliquer de quoi il s'agissait puisqu'à peine était-elle entrée qu'elle vit tomber le réveil-matin et la table de nuit. Alors, épouvantée, elle commença à crier; plusieurs voisins accoururent; entre autres le concierge, Adolphe Schiappa, et l'agent de police Andreis. »

Ces deux hommes racontent qu'à peine entrés ils virent, dans la première chambre, une grosse tasse remplie de lait se renverser et se briser. En même temps tombait aussi une table.

L'agent Andreis ouvrit un placard où se trouvaient plusieurs objets de cuisine, parmi lesquels un petit seau rempli d'eau. Après avoir regardé ce qu'il y avait, il referma la porte; mais à peine avait-il tourné le dos, que la porte se rouvrit, le seau tomba à terre et l'eau se répandit sur le parquet.

Un instant après — à ce que racontent les voisins — un gros fer à repasser, qui était sur la cheminée de la première chambre, tomba, lui aussi, à quelques pas de là ; on le remit à sa place, mais il reprit le chemin du plancher, à plusieurs reprises, en présence des différentes personnes.

---

(1) En patois piémontais. Cela signifie : « Va tout de suite à la rencontre de la mère et dis-lui de rentrer aussitôt. » — *N. de la R.*

Une marmite placée sur la cheminée, et qui contenait des pâtes alimentaires pour le souper, se renversa; le contenu se répandit sur le plancher et en partie aussi dans un panier où il se trouvait hier encore.

A la vue de tels événements, Mme Menardi envoya chercher son mari, et en même temps un prêtre.

L'abbé Valimberto, vicaire de la paroisse de Cormine, ne tarda point à arriver. La scène nous a été relatée par une voisine — une certaine Mlle Kreifemberg.

— Lorsque l'abbé arriva, je me trouvais dans l'appartement des Menardi avec d'autres personnes. Le prêtre bénit les deux chambres. Nous étions à genoux et nous répondions aux prières. Quelques femmes tenaient à la main de ces branches d'olivier qu'on distribue le dimanche des Rameaux. Lorsqu'il eut achevé les prières, le prêtre fit verser dans un verre de l'eau bénite; on plaça le verre sur la table, où se trouvaient plusieurs autres objets, parmi lesquels une petite statue de la Vierge. Tout à coup cette statue tomba au sol et se brisa. Le verre d'eau bénite alla lui tenir compagnie.

Les phénomènes vandaliques continuèrent ensuite sans trève, même après que M. Menardi fût rentré; alors, épouvantée, toute la famille s'en alla passer la nuit chez des parents.

Deux frères, MM. Sosso, qui habitent les chambres situées sous celles de la famille Menardi, nous assurèrent que, pendant la nuit, ils avaient entendu des bruits, mais ils ne sont pas tout à fait sûrs qu'ils venaient des chambres au-dessus d'eux.

Ce qui est certain et visible, c'est que dans tout l'appartement il ne reste plus un objet en verre ou en terre intact, si ce n'est un miroir et une carafe. Tout a été réduit en miettes, y compris la lampe à pétrole.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que dans toute cette grande maison on ne cause que de cela : d'ailleurs, il en est de même aussi dans le reste de la ville.

Tout n'était pas encore fini. Le jour après, la *Stampa* publiait la suite de l'étrange odyssée :

La nuit passée, Mme Menardi et ses enfants dormirent chez des parents, comme la nuit précédente.

Restèrent dans l'appartement M. Menardi, son beau-frère, et un ami de la famille.

Ils s'enfermèrent tous les trois dans le logement et comme ils n'avaient plus de lampe à pétrole, puisqu'elle avait été brisée comme le reste, ils allumèrent une bougie. Mais quelque temps après — à ce que racontent les voisins unanimement — la bougie s'éteignit et ces trois hommes restèrent dans l'obscurité. Ils rallumèrent immédiatement la chandelle, mais bientôt un souffle mystérieux l'éteignit derechef.

La même farce se répéta ensuite, de temps en temps, si bien que l'ami de la famille, fort impressionné, ne voulut plus rester là, et partit.

M. Menardi et son beau-frère tinrent bon jusqu'à ce qu'il leur restât des allumettes pour rallumer la bougie. Quant la provision fut épuisée, ils ne voulurent pas demeurer dans les ténèbres et ils sortirent tous les deux.

Cette pauvre famille Menardi est vraiment dans un piteux état. La mère — une femme bien portante et robuste — est énervée et pleure tout le temps; les enfants, surtout la plus âgée, sont fort effrayés. M. et Mme Menardi, vu l'état de la fillette, ont décidé de l'envoyer à Dronero, chez des parents.

Enfin, le 14 mai, on lisait dans le même journal :

Afin de satisfaire à la curiosité légitime de ceux parmi nos lecteurs — et ils sont légion — qui se sont vivement intéressés aux phénomènes survenus, la semaine passée, dans le logement de la famille Menardi, nous avons été chercher de nouveaux renseignements chez le concierge de la maison.

M. Schiappa nous dit qu'il n'était plus rien arrivé de remarquable. La famille Menardi ne s'est pas encore réinstallée d'une manière définitive dans l'appartement.

Hier encore, plusieurs personnes ont été visiter les deux

chambres dans lesquelles se réalisèrent les mystérieuses manifestations spirites.

Nous avons aussi demandé au portier si c'était vrai — ainsi qu'on nous l'avait assuré — que le Duc des Abruzzes avait été ici même deux jours avant.

M. Schiappa nous confirma la chose : il ajouta que S. A. était entrée et était restée pendant dix minutes au milieu des visiteurs en demandant aux uns et aux autres, et surtout aux témoins oculaires, des renseignements détaillés sur les phénomènes qui s'étaient produits.

S. A. le duc des Abruzzes, par la démarche qu'il a faite, n'a pas uniquement donné preuve de courage moral et de curiosité intelligente. Il a prouvé une fois de plus son attachement à la science, à cette science qui l'a entraîné jusqu'aux sommets du Mont St-Elie et au milieu des glaces du Pôle arctique.

Il est donc tout à son honneur d'avoir montré de l'intérêt pour ces phénomènes, pendant que la plupart des savants croyent pouvoir s'en dispenser, par un étrange aveuglement, qui leur fait placer l'étude d'un insecte, d'une formule chimique ou d'une éclipse lunaire, infiniment au-dessus des plus hauts problèmes qui se posent à l'intelligence humaine.

Nous en avons eu dernièrement un exemple si caractéristique, que nous ne résistons pas à la tentation de le faire connaître à nos lecteurs.

Dans le mois de février, les journaux italiens se sont tous, sans distinction, occupés de certains phénomènes assez remarquables qui se réalisaient à Rome dans l'appartement de M. E. Barbieri, directeur de la Société Coopérative des Employés des chemins de fer. On y entendait continuellement depuis quelque temps déjà, des coups très forts sur la paroi d'une chambre. On avait fait venir la police, l'ingénieur de la Banque d'Italie à laquelle appartient la maison, etc. ; tous constatèrent qu'on entendait vraiment les coups ; on visita de fond en comble la maison et puis les maisons contiguës, on les vida de leurs locataires, toujours sans pouvoir se rendre compte de la cause du phénomène, quoique le mystérieux agent continuât à frapper quand même.

Enfin le phénomène cessa. Mais il reprit de plus belle quinze

jours après. Alors un spirite — certain M. Carreras — rempli d'un beau zèle, mais connaissant les savants un peu moins que nous — s'avisa d'écrire à M. le professeur P. Blaserna, sénateur du Royaume, directeur de l'Institut Physique de l'Université de Rome, et une illustration de la science, en lui tenant à peu près ce langage:

« Lors des mystérieux phénomènes dont l'appartement de M. Barbieri fut le théâtre, j'ai entendu dire que vous aviez l'intention de vous rendre sur place avec des instruments de géodésie, ou autres, pour tâcher d'étudier l'affaire et d'en trouver la cause. Quant à moi, j'applaudis vivement à votre intention, parce que c'est un devoir pour la science de chercher une explication à ces faits. Par conséquent, je crois utile de vous informer que les phénomènes en question ont repris de plus belle. Je me permets même de vous offrir les services d'un bon médium avec lequel j'ai obtenu de fort remarquables phénomènes. »

Or, voilà textuellement la réponse du professeur Blaserna:

« Cher Monsieur, J'ai lu avec un certain sentiment de surprise votre agréable lettre du 10 mars, dans laquelle vous exprimez le désir que j'étudie les phénomènes du spiritisme, en ajoutant qu'il est un *devoir* pour les savants de fournir l'explication des nombreux faits relatés jusqu'ici.

« Ce devoir, je ne le ressens absolument pas, et j'ai toujours pensé que tout savant a le *droit* de s'occuper des phénomènes qui l'intéressent davantage. Or, tandis qu'à vous les phénomènes du spiritisme paraissent très importants, je connais, moi, des centaines d'autres problèmes qui ont infiniment plus de valeur et il me semblerait gaspiller mon temps que m'occuper d'esprits qui n'ont su faire autre chose, jusqu'à présent, que de donner des soufflets et dire des futilités.

« Je vous remercie de l'offre que vous me faites d'un bon médium et je vous prie de me croire, etc., etc. »

Chacun voit dans cette lettre le côté faible du raisonnement de M. Blaserna. C'est qu'il part de l'affirmation *a priori* « que ces phénomènes n'ont aucune importance, » pour en conclure qu'il ne se donnera pas la peine de les examiner. Un enfant comprendrait la fausseté de ce raisonnement, ou mieux de ce déraisonnement. Mais la plupart des savants — hélas! — sont toujours au même point que ces professeurs de Pise, qui refusaient de regarder dans le télescope inventé par Galilée en disant: « Les satellites de

Jupiter n'existent pas ; il est donc peine perdue de les chercher. »
Je dis « la plupart des savants ». En effet, nous avons entendu M. Duclaux, à l'inauguration de l'Institut Psychologique International de Paris, dire précisément le contraire de ce qu'a dit M. Blaserna. C'est vrai que, jusqu'à présent, l'Institut a trouvé, lui aussi, « des centaines d'autres problèmes qui ont infiniment plus de valeur que les phénomènes psychiques », mais l'on dit que tout vient à point à qui sait attendre.

Or donc, M. Carreras assure pour tout de bon, qu'en lisant la lettre de M. Blaserna, il éprouva une surprise tout aussi vive que celle qu'avait éprouvée le professeur en lisant la sienne. Seulement, comme il ne se sentait pas de taille à lutter avec un professeur Blaserna, il se borna à s'excuser, en avouant, dans une lettre au journal *Luce e Ombra*, qu'il avait été induit en erreur, sur le rôle des savants, par un certain Monsieur Victor Hugo, lequel avait écrit — le pauvre homme — certaines lignes qu'on a rapportées vingt fois déjà, mais que la plupart des savants ne connaissent évidemment pas encore. Voilà la bizarre opinion de M. Victor Hugo; M. Carreras n'en rapporte qu'une phrase, mais il nous sera permis, à nous, de la relater presque toute entière.

« La table tournante et parlante (1) a été fort raillée. Parlons net, cette raillerie est sans portée. Remplacer l'examen par la moquerie, c'est commode, mais peu scientifique. Quant à nous, nous estimons que le devoir étroit de la science est de sonder tous les phénomènes; la science est ignorante et n'a pas le droit de rire; un savant qui rit du possible est bien près d'être un idiot. L'inattendu doit toujours être attendu par la science. Elle a pour fonction de l'arrêter au passage et de le fouiller, rejetant le chimérique, constatant le réel. La science n'a sur les faits que son droit de visa. Elle doit vérifier et distinguer. Toute la connaissance humaine n'est que triage. Le faux compliquant le vrai, n'excuse pas le rejet en bloc. Depuis quand l'ivraie est-elle prétexte à refuser le froment? Sarclez

---

(1) Victor Hugo écrivait ce passage en 1853, lorsque les « tables tournantes » étaient à peu près tout ce que l'on connaissait en fait des phénomènes spirites, au moins en Europe. D'ailleurs, elles présentent justement le phénomène de la *typtologie*, qui est le même qui s'est réalisé dans la « maison hantée » de Rome, dont il est question. — *N. de la D.*

la mauvaise herbe, l'erreur, mais moissonnez le fait et liez-le aux autres. La conscience est la gerbe des faits.

« Mission de la science : tout étudier, tout sonder. Tous, qui que nous soyons, nous sommes les créanciers de l'examen; nous sommes ses débiteurs aussi. On nous le doit et nous le devons. Eluder un phénomène, lui refuser le paiement d'attention auquel il a droit, l'éconduire, le mettre à la porte, lui tourner le dos en riant, c'est faire banqueroute à la vérité; c'est laisser protester la signature de la science.... »

Victor Hugo se permet de dire que « la science est ignorante ». Sans doute; mais en ce qui regarde les phénomènes psychiques, l'ignorance des savants dépasse les limites de l'imaginable. Nous avons vu que M. Blaserna ne connaît, en fait de phénomènologie médianimique, que les futilités de certains messages soi-disant d'outre-tombe et quelques gifles qui, Dieu merci! pour la plupart ne se sont pas trompées d'adresse. Mais nous en avons un autre exemple tout frais.

Les évènements de la « maison hantée » de Turin, dont nous nous sommes occupés plus haut, ont bien naturellement soulevé quelques polémiques dans les journaux de cette ville. Et voilà qu'un certain ingénieur Ernest Müller, de Fossan, qui paraît en tout point un homme instruit et raisonnable, écrit une longue lettre à la *Stampa*, en se moquant des absurdités spirites et en avançant une théorie à lui. Voici sa découverte :

M. Müller admet d'abord que la terre est un immense aimant, parcouru en tout sens par des courants magnétiques et électriques; ceci posé, rien de plus simple que, de temps en temps, ces forces se donnent rendez-vous dans tel endroit et y mettent tout sens dessus dessous. Voilà l'explication des phènomènes spirites. Et il conclut en disant :

« Suivons la science. Elle nous apprends qu'un corps ne peut se mettre en mouvement sans l'intervention d'une force (oh, la belle découverte!) et que cette force ne peut être qu'une de celles que nous connaissons en nature (!!!). Je suis en train de recueillir des données, après quoi, j'ai l'intention de publier une brochure sur cet argument. »

La brochure que M. l'ingénieur Müller nous fait espérer ne paraîtra sans doute pas, si réellement il est en train de recueillir des données à ce sujet. En effet, il sera fort surpris d'apprendre

que l'hypothèse de l'électricité a été tout juste la première à laquelle on a eu recours pour expliquer certains phénomènes médianimiques de caractère physique, et qu'elle a été aussi la première à être détruite, dès 1854, par M. Thury, professeur de physique à l'Université de Genève, en son livre : *Des Tables tournantes, du Surnaturel en général et des Esprits* (Paris, E. Dentu, éd.). Et remarquez bien que M. Thury n'était pas spirite. M. Müller apprendra ensuite que des hommes tels que Faraday, Crookes, Lodge, Varley, Edison lui-même (qui ont tous étudié les phénomènes médianimiques avec la compétence que tout le monde leur reconnait en matière de physique) n'ont pas cru devoir s'arrêter un instant à cette hypothèse de l'électricité qui bouleverserait tout dans une chambre, sans que les instruments *ad hoc* parviennent à l'enregistrer. Il apprendra enfin qu'il y a bien d'autres phénomènes médianimiques que ceux dont il a trouvé le récit dans le journal politique qu'il a l'habitude de lire.

Alors, sa brochure ne paraitra pas. Çà lui apprendra à chercher des données avant d'écrire un livre. La plupart des savants s'en passent, lorsqu'il s'agit de phénomènes psychiques : ils se trouvent ainsi plus à leur aise pour entasser des gros volumes dans lesquels ils font justice, avec la plus grande facilité, de « toutes les billevesées de la superstition ».

En mémoire d'Henri Sidgwick

Par F. W. H. Myers.

(*Suite et fin*)

Je n'insisterai pas davantage sur l'importance des recherches psychiques accomplies par un homme qui, cependant, assurait toujours que l'heure était à peine venue d'entamer de tels travaux; que nous, pionniers, devions être contents de préparer l'intelligence scientifique du nouveau siècle à une entreprise telle que, jusqu'alors, personne n'avait même pas rêvée; — préparer les savants à venir, dans chaque région de la philosophie et de la religion : « Pour couler les vieux royaumes en d'autres moules ».

On a dit que, « quoique Sidgwick fût l'homme le plus influent à Cambridge, il ne fonda aucune école ». Cependant, non seulement à Cambridge, mais dans tout le monde civilisé, beaucoup parmi nous diront qu'il a fondé une école, et que nous sommes ses disciples. A la vérité, il ne nous a pas légué sa sagesse sous la forme de fragiles bank-notes métaphysiques, que l'univers refuserait d'escompter. Il ne nous conseille pas non plus, comme l'homme de la fable, de creuser partout pour trouver un trésor, qui en réalité consistait seulement à fortifier nos esprits. Non, il nous montra du doigt l'endroit ; il bêcha avec vigueur ; il retourna une poignée de terre brillante, et il nous laissa comme testament ces mots : « Creusez là ».

Non, nous ne pouvons réclamer le monopole de ses bienfaits spirituels ; — mais nous pouvons autant que possible travailler selon son esprit. Pour réussir, il faut nous rappeler que notre raison d'être est l'extension de la méthode scientifique, des vertus intellectuelles — de curiosité, de diligence,

de franchise, — dans des régions où beaucoup de courants de vieilles traditions, d'émotions passionnées, même de préjudices pseudo-scientifiques, font dévier la barque qui devrait naviguer seulement vers le pôle froid et inaccessible de la Vérité. Il nous faut reconnaître que nous avons plus d'affinité avec ceux qui peuvent critiquer ou attaquer notre travail avec une activité compétente, qu'avec ceux qui le louerait d'une façon exagérée, sans avant tout y ajouter quelques recherches importantes. Nous devons expérimenter sans trêve, continuer à démolir l'erreur tout en accumulant la vérité ; n'accepter aucun mysticisme vide, aucun demi-mensonge. En agissant ainsi, nous n'avons rien à craindre pour la réussite de notre entreprise. Le plus humble éclaireur qui fait tout en son pouvoir pour déplacer la frontière de la Science, même si la Science le désavoue d'abord, sera sûr avec le temps, de voir ses légions marchant à travers des chemins jusque là inconnus.

Une chose de plus. Se conformer à la règle et procédure de la Science est au pouvoir d'un homme actif. Il faut le faire ; — mais si nous suivons les traces de notre Président, il y a quelque chose de plus ardu encore. Sidgwick n'était pas seulement prudent, systématique, maître de lui ; il était encore sans repos, impossible à détourner, intérieurement ardent jusqu'au bout ; — possédant, comme dit Platon, « ce sens ancré en lui de vérité et de justice », qui permet à la moindre indication de devoir intellectuel et moral de s'introduire jusqu'au cœur sous forme de loi ; qui demande à l'homme de placer son espoir et sa joie dans ces choses seulement, « dont la familiarité », comme le dit encore Platon, « fait que Dieu même est divin ».

Dans l'ardeur plutôt que dans la circonspection, dans la force de volonté plutôt que dans une hésitation réfléchie, se trouve le vrai fond de la vie de Sidgwick. Ses affections même — qui d'abord étaient parcimonieusement réparties, sévèrement choisies — s'agrandirent, s'approfondirent jusqu'à ce que la nature sensitive fut devenue aussi riche que la

nature intellectuelle. Beaucoup lui donnèrent ce qu'ils avaient de meilleur en eux et il leur rendit aussi ce qu'il avait lui-même de meilleur. A un grand nombre de personnes les jardins et les Avenues de Cambridge semblent encore pleines de sa sainte intimité, hantées par sa voix tranquille, parfumées par les souvenirs de quelque conseil ou direction donnés par lui, il y a longtemps ; — là l'horizon de la raison s'élargit lentement, le calme entre paisiblement dans le cœur.

« D'un acte de bonté à un autre » il passait, comme Marc-Aurèle, « avec la mémoire de Dieu ». Cependant les existences les plus calmes, si elles ont de fortes sympathies, doivent supporter les grandes tempêtes qui traversent leur vie. Je l'ai vu jouer son rôle dans une grande tragédie ; j'ai vu avec quelle délicate compréhension, quelle tendresse inépuisable, il pouvait venir au secours de quelque âme innocente et affligée. Je l'ai vu aussi dans la joie de sa complète et juste récompense ; une joie qui lui venait de ses affections et était fondée sur la profonde communauté d'âmes qui s'efforcent de s'élever toujours plus haut. Ceux qui révèrent le plus Henri Sidgwick ne demandent pour lui aucun honneur mortel. Ce ne sont que de pauvres ornements pour un homme tel que lui. Nous savions que la vie du Président avait tissé notre vie bien inférieure à la sienne en un brillant tissu, avait uni nos cœurs dans l'unité d'une joie si étrange, — que, par l'intermédiaire de quelque rencontre prédestinée, l'esprit de sympathie fut établi pour toujours ; il n'est plus besoin après cela de chercher comment reconnaître ou récompenser même le meilleur et le plus sage des hommes. En cette vie mortelle il y a quelquefois des récompenses célestes ; il n'y a pas de perfection, de sagesse et de vertu chez l'homme que le respect d'une seule femme ne puisse amplement récompenser, qu'un seul amour ne puisse rémunérer d'une façon exubérante.

Et pourtant à travers les joies et les souffrances personnelles, dans la solitude ou dans la société, il y avait toujours dans le cœur de cet homme, cette ardeur impersonnelle, cette

passion cosmique, qui donne une lueur plus vive en étant contenue, et brûle au plus profond de l'esprit, avec une flamme silencieuse et inextinguible. J'ai déjà dit plus haut que la barque de notre vie devait être dirigée vers le pôle glacial de la Vérité absolue. Mais il y a une métaphore plus vivante encore. Le souvenir le plus vivace que j'ai gardé de mon ami est sa manière de réciter — et je n'ai jamais connu un homme ou une femme pouvant réciter comme lui, ce bel apologue des « Chercheurs » (Seekers), qui était l'expression centrale de sa vie intérieure. Je parle du poème de Tennyson : *The Voyage,* cette allégorie d'une vie entière passée à la recherche d'un Idéal, qui à travers ses différentes apparences, est toujours la Réalité inconnue :

Nous poursuivons une belle vision qui s'est enfuie à travers les océans déserts, nous suivons jour et nuit la route qu'elle a prise, dans l'espoir de la rattraper dans sa fuite. Son visage est pour toujours invisible, et fixé sur l'horizon sans bornes de la mer ; mais chacun murmure : « O ma Reine, je te suivrai jusqu'à ce que tu m'appartiennes. »

Parfois nous la perdons de vue, parfois elle resplendit comme la Fantaisie faite d'atmosphère d'or. Parfois elle paraît près de la proue, ferme comme la Vertu, belle comme la Science ; parfois au sommet de vagues immenses qui se brisent paresseusement ; elle couronne la mer comme un espoir céleste, elle porte le glaive de la Liberté pur de sang, la pointe baissée vers la terre.

La dernière stance sourtout montre sa résolution indomptable ; — et la pointe de moquerie par laquelle le poète termine le chant n'est pas la partie la moins caractéristique du poème : —

Nous arrivâmes à des climats plus froids, car nous suivions toujours la route qu'elle nous indiquait : notre pilote est aveugle maintenant, le capitaine boiteux et la moitié de l'équipage malades ou morts. Mais aveugles, boiteux, malades ou sains, nous suivons toujours la vision devant nous : nous savons que la terre est ronde, et que nous pouvons naviguer pour toujours.

A ces ardeurs cachées la Fortune fournit peu d'occasions

d'entreprises libres, et d'héroïsme manifeste. Elle le laissa se contenter de l'élévation intérieure, du sacrifice caché, et de l'habitude de l'honneur. Enfin la dernière chance que la Fortune nous refuse rarement, lui vint, précédée par une prévision étrange : — l'appel d'une mort qui s'approche trop lentement en boitant.

J'appris cette phrase de ses propres lèvres, au moment où il allait présider à une réunion de la Société Synthétique, à laquelle M. Arthur Balfour lut un discours sur la Prière. Il arriva alors que les dernières paroles de mon ami, — pas publiques, vraiment, mais dites dans l'intimité d'un petit nombre d'hommes ayant le même esprit, — furent un appel purement spirituel, une dernière supplication humaine, une douce sommation de ne désirer que les choses qui ne passent pas. Je ne puis dire ce que son maintien montra à mes yeux ; des yeux troublés, peut-être par la connaissance secrète de ce qui devait être bientôt.

Ce fut à Jerling Place, trois mois plus tard, que je lui dis -- je ne veux pas dire un dernier — adieu. La paix était là au dedans et au dehors. Devant la fenêtre ouverte s'étendait un paysage que Matthew Arnold eût désiré avoir pour son propre voyage :

L'immense paysage, plein d'air pur, s'étendait baigné par la rosée sacrée du matin : le monde qui existait avant ma naissance, le monde qui existera quand je serai mort.

Au milieu de cette belle scène se trouvait l'intelligence humble et noble attendant la grande perfection, devant ce paysage d'été, plein d'une auguste sérénité, parmi un groupe d'amis pleins d'un amour constant pour lui. « Lorsque je jette un regard en arrière sur ma vie, » — ce furent presque ses derniers mots, — « il me semble que je vois la plupart de mes heures perdues. Pourtant je ne puis regretter que vous cherchiez à m'idéaliser, si cela peut prouver que j'ai réussi en quelque sorte à faire sentir mes idéals. Il nous faut idéaliser, autrement nous abandonnerions la lutte. »

L'idéal n'est pas toujours une illusion. Ce n'était pas de l'illusion, quand souvent par un regard ou un mot qui montrait plus loin et toujours plus haut, il me faisait sentir, comme Plotinus regardant la Justice et la Vertu, que « ni l'étoile du soir, ni l'étoile du matin ne peuvent les égaler en beauté. » Ce n'était pas l'illusion quand parfois le voile était soulevé et la réalité était claire; et comme Odysseus arrivé au terme de toutes ses aventures et rencontrant cette Figure lui barrant la route, je sens que dans ses yeux brillait quelque chose qui n'était pas de cette terre, et la Sagesse céleste marchait avec moi, sous la forme de mon ami.

A la fin de l'allocution de M. Myers, qui fut donnée à une Réunion générale de la Société, le 17 novembre 1900, le Dr Olivier Lodge fit les remarques suivantes :

Je ne dirai pas un mot de compliment à propos de l'allocution que nous venons d'entendre, car elle a été une preuve émouvante d'affection d'ami à ami et par cela même est trop sacrée pour recevoir une appréciation étrangère.

Cependant, c'est avec fierté que j'ose me compter, au second rang, l'ami de Henri Sidgwick. Etant moi-même mêlé au monde scientifique, je suis à même d'apprécier les qualités des savants; je considérerai donc comme un grand honneur qu'il me fût permis de témoigner du degré éminent d'intelligence scientifique qu'il possédait. D'autres seront frappés par sa libéralité, son esprit public, son vif intérêt en manière d'éducation, son éclat comme homme de Lettres; je parlerai de lui seulement au point de vue scientifique. Je n'ai pas connu d'intellect plus clair et plus prudent que le sien : quant à son honnêteté parfaite, je n'ai jamais rencontré son égal. Les physiciens comprendront ce que je veux dire si j'affirme que pour l'appréciation critique et la sincérité suprême, il est placé dans mon esprit au même niveau que Lord Raleigh.

Le mot honnêteté ou sincérité doit paraître ici faible et de lieux communs par rapport au sujet — et pris dans son acception générale, c'est vrai; mais il y a des degrés de sincé-

rité même parmi des hommes honnêtes et sincères, et dans le cas d'Henri Sidgwick, l'aspect commun de la vertu s'efface et une dignité singulière éclate. Ceux qui le connurent intimement peuvent mieux comprendre ce que je veux dire ; ils peuvent se rappeler des exemples qui montrent comment il savait analyser une situation, et comment il comprenait l'attitude d'un adversaire; mais même des étrangers doivent en avoir été frappés, puisque cela formait une partie de sa grande réputation. Il y a des hommes qui peuvent être accusés de laisser que leur intelligence soit gouvernée par leurs émotions que leur jugement soit conquis par l'espoir, leur perspicacité scientifique enveloppée par l'ambition d'être utiles, leur prudence fondue par l'enthousiasme : — et l'accusation pourrait avoir quelque léger fondement de vérité, pourquoi pas ? Je me suis déjà accusé d'avoir eu parfois de ces faiblesses passagères.

Mais il n'est même pas venu à l'esprit de faire une telle critique sur Sidgwick ; pas même ceux qui sont hostiles à ses recherches, imaginèrent jamais que Sidgwick put permettre à son enthousiasme de détourner son jugement, à sa sincérité de se laisser tromper par l'espoir. D'autres défauts pourraient être inventés pour lui : froideur glaciale, prudence extraordinaire, hésitation excessive, exagération de sa haute vertu, ces défauts lui ont été attribués; — oui, moi-même j'ai eu quelquefois des mouvements d'impatience, en le voyant tenir les rênes serrées sur une route plate, ou en gravissant une colline; mais mon impatience passait vite ; les précautions ne tardaient guère à être justifiées, car on apercevait alors une courbe dangereuse à quelque distance plus loin.

Et de quelle utilité vitale cette réputation, cette qualité n'a-t-elle pas été pour notre cause ! C'est à cette influence surtout plus qu'à toute autre peut-être, que le succès comparatif de notre entreprise est dû. Il est vrai que nos recherches sont acceptées avec hésitation par la science officielle, mais elles sont bien plus près d'être acceptées qu'elles ne l'ont été jusqu'ici — beaucoup plus près qu'il n'y a vingt ans.

Et cette acceptation est importante, car il n'y a pas d'autres moyens d'assurer leur durée indépendamment de la vie des individus. Des hommes de génie ont quelquefois dans le passé procédé seuls dans leurs expériences aussi loin que nous actuellement; mais leur influence a fini avec eux; et le monde, un moment éveillé, est retombé une fois de plus dans les ténèbres psychiques des premiers âges.

La chose pourrait encore arriver, mais j'espère qu'il n'en sera pas ainsi. J'aime à croire maintenant qu'à la fin d'un siècle de science, une science nouvelle est née, et n'est pas mort-née. Si elle vivra, si elle sera nourrie par la bonne volonté et le travail de générations de travailleurs, ce résultat sera devenu possible, non seulement par les puissantes énergies d'Edmond Gurney et d'autres personnes encore vivantes, mais parce que ces énergies étaient guidées, dirigées par la sagesse souveraine et sereine de Henri Sidgwick.

OLIVIER LODGE

Ainsi que nous l'avons annoncé, le professeur Olivier Lodge (dont nous envoyons aux abonnés un portrait avec le présent numéro de la *Revue*) a été élu Président de la *Society for Psychical Research.*

On peut définir en deux mots cet homme en disant qu'il est le type parfait du savant. Actif, énergique, infatigable, positif, fort bien équilibré, sachant coordonner dans sa tête avec une rare compréhension les sciences physiques et les sciences psychologiques, il est d'une nature excessivement peu portée au mysticisme, tout en étant doué d'une intelligence ouverte aux nouvelles conquêtes de la science, qu'il accepte avec une parfaite équité.

Jadis professeur de physique à l'Université de Liverpool, il a été dernièrement nommé *Legum Doctor* par les Universités d'Oxford et de Cambridge, et *Principal* (recteur) de l'Université de Birmingham. Il fut connu tout d'abord comme l'un des plus éminents physiciens de notre temps, à tel point qu'il fut élu, tout jeune encore, membre de la Société Royale de Londres — l'Académie des Sciences du Royaume Uni. Il se distingua surtout sur le terrain de l'électricité, de l'optique et de la thermo-dynamique. On connaît partout son livre *Modern Views of Electricity*, ses études sur la nature et la propriété de l'éther luminifère, sur la constitution de la matière, sur l'explication physique de la gravitation universelle, etc.

Quelque temps après, il abordait la Psychologie classique par un ouvrage sur la question du libre arbitre, qu'il traita sous un point de vue fort original, en s'appuyant sur les idées purement mécaniques de force et d'énergie.

Aussitôt que la Société des recherches psychiques a été fondée, il voulut être l'un de ses membres et il apporta beaucoup d'activité aux travaux de cette institution. Les *Proceedings* de la Société ont publié plusieurs de ses études expérimentales sur la transmission de la pensée et sur certains états hypnotiques. Nous citerons aussi un mémoire qu'il a présenté au Congrès des Sciences Psychiques de Chicago, en 1893, « sur la difficulté de faire des expériences décisives au sujet de l'origine de l'intelligence supernormale, qui se manifeste dans le langage et dans l'écriture automatiques et en d'autres états d'apparente inactivité mentale. »

Deux ou trois ans avant Crookes, il osa parler de ces nouvelles études à l'Association Britannique pour l'Avancement des Sciences. Il le fit dès 1891, à l'occasion du Congrès que cette Association tint à Cardiff, dans un discours par lequel il inaugura les travaux de la Section de Physique et de Mathématique, dont il était le président. M. Lodge dit alors qu'après s'être assuré personnellement de l'existence des phénomènes intellectuels supernormaux, il avait en vain cherché de pouvoir aussi constater les phénomènes physiques, pourtant relatés par les observateurs. Plus tard, il participa avec MM. Ch. Richet, J. Ochorowicz, F. W. H. Myers et d'autres expérimentateurs aux séances qui eurent lieu à l'île Roubaud, en 1894, pour étudier la médiumnité d'Eusapia Paladino, et il en fut entièrement convaincu. Lors des malheureuses séances de Mme Paladino à Cambridge, M. Lodge, tout en ne cachant pas les fraudes de ce médium, soutint cependant qu'il avait produit aussi des phénomènes authentiques. Au contraire, il expliqua et reproduisit par des moyens purement physiques les fameux phénomènes de Miss Abbott.

En mars 1897, invité à tenir une conférence à la *London Spiritualist Alliance*, il y prononça un discours sur « L'attitude des savants vis-à-vis des études psychiques en général et de l'hypothèse spirite en particulier » — discours que toutes les personnes qui s'occupent de ce genre d'études devraient, non seulement lire, mais presque apprendre par cœur. Nous

croyons même ne pouvoir mieux faire que d'en reproduire quelques passages :

Peu à peu, j'ai acquis la conviction que ces phénomènes (les phénomènes médianimiques) ne sont pas de ceux qui ont seulement un intérêt ordinaire — tels que la constitution du soleil, la distance des étoiles, la nature de la lumière, l'âge de la Terre, l'origine des espèces — mais *ce sont des faits auxquels on devra reconnaître, selon toutes les probabilités, une importance unique pour l'humanité,* parce qu'il parait qu'ils sont destinés à éclaircir un peu, non seulement le passé et l'avenir de l'espèce humaine sur la terre, mais tout aussi bien une destinée possible de l'homme, non associée avec la destinée de la Terre, ou de tout autre planète.

Je me borne à dire que ces faits paraissent destinés à jeter un peu de lumière sur cette question, tandis que vous, entraînés par un sentiment d'impatience, vous trouvez peut-être que la chose est parfaitement sûre. J'espère toutefois que vous me permettrez d'être prudent dans un argument pareil et d'affirmer que les déductions qu'on tire généralement de ces faits sont bien loin de posséder la certitude que possèdent les faits eux-mêmes. Dans les premières phases d'une science, les hypothèses sont assez souvent utiles, mais elles n'acquièrent de l'autorité et de la valeur que lorsqu'elles se trouvent enfin développées en des théories bien fondées et bien claires...

... Du reste, que les phénomènes soient réellement dus à des esprits, ou qu'ils ne le soient pas, il est tout naturel qu'il y aient des gens qui croyent devoir les attribuer aux esprits, puisque quand il s'agit d'expliquer un fait quelconque insolite et mystérieux, il y a toujours trois hypothèses toutes prêtes à cela : celle des esprits, celle de l'électricité et celle de la fraude. L'observateur sérieux, mais enclin au mysticisme, songe aux « esprits ». Le simple curieux d'intelligence frivole ne *pense* jamais à rien, mais il *dit* : « Electricité ». Le savant, le jurisconsulte, l'homme intelligent ordinaire, pensent quelquefois, mais disent toujours : « Fraude ».

Toutefois, certains investigateurs attentifs et studieux ont pris une quatrième direction et, sans repousser la possibilité de la première et de la troisième hypothèse, s'efforcent de cher-

cher par la méthode expérimentale si ces singuliers phénomènes ne peuvent pas être interprétés comme une extension de ces facultés humaines peu connues encore, qui se manifestent chez quelques individus sous la forme de génie et d'inspiration, sous la forme de folie et de maladie, ou encore dans un état d'extase, dans l'hypnose, dans le sommeil ordinaire, même dans un état en apparence normal...

Vous n'êtes assurément pas enclins à cette interprétation — qui, d'ailleurs, pourra un jour peut-être être reconnue fausse,— mais l'essai mérite d'être fait.....

... Vous me direz que les savants, non seulement combattent l'hypothèse spirite et regardent avec mépris, parmi ses partisans, ceux qui ne se soucient pas de bien examiner leurs propres opinions, ou de convaincre les autres — mais ils refusent même d'examiner les preuves réunies avec tant de soin par la *Society for Psychical Research*. Ainsi que l'a dit M. Crookes, les savants ne discutent et ne réfutent point ces documents, mais ils évitent de s'en occuper. Cela est vrai ; collectivement, ils ne s'intéressent pas à nos recherches ; ceux-là mêmes qui, individuellement, jettent de loin un coup d'œil à notre ouvrage sont bien peu nombreux. Cela dépend en grande partie, à mon avis, de ce que la classe des phénomènes dont nous possédons les preuves les plus convaincantes est de nature psychologique, et qu'aucun d'eux se rattache d'une manière simple et évidente aux phénomènes psychologiques ou biologiques qu'on étudie ordinairement.

Ce sont les psychologues professionnels qui devraient étudier l'argument, et vous savez que le professeur William James s'y emploie spécialement; mais la plupart d'entre eux ne sont pas accoutumés à ce genre d'expériences et ne croient pas aux résultats qu'on a obtenus. Les philosophes tout à fait de premier ordre, tels que Kant, ont bien compris la place que les phénomènes de clairvoyance et autres pourraient occuper dans un schème complet de l'univers, et nous n'aurions certainement pas eu recours à eux inutilement pour l'étude de la télépathie. Mais ces hommes sont rares; plusieurs générations en ressentent même le défaut.

Pour ma part, sans avoir la prétention de me poser en juge des autres, je crois qu'il est probable que la postérité pensera

notre temps non point dépourvu d'importance pour la philosophie. Je ne crois pas que le travail attentif et critique de la *Psychical Society* aura été fait en vain; je ne crois pas que le système de Myers, si compréhensif, si unificateur, si synthétique (si son auteur vit assez longtemps pour achever cet énorme labeur) sera classé avec les hérésies répudiées ou même relégué dans le muséum des spéculations démodées. Je suis, au contraire, persuadé que ce système sera un jour regardé comme l'une des œuvres les plus remarquables et les plus éclatantes de notre époque et qu'aucun des travaux dont s'occupe en ce moment la psychologie scientifique ne se trouve à un niveau aussi élevé que celui-là...

NÉCROLOGIE

P.-G. LEYMARIE

Le 10 avril passé, mourait, à Paris, Pierre-Gaëtan Leymarie, l'un des hommes les plus en vue du spiritisme kardéciste — on pourrait même dire, sous certains rapports, le successeur d'Allan Kardec lui-même.

Il était né à Tulle, le 2 mai 1827 : il était donc âgé de 74 ans. Appartenant à une modeste et nombreuse famille, il vint tout jeune à Paris, où il dut songer de bonne heure à se créer une situation par son travail ; il exerça quelque temps le métier de tailleur. Un jour, il entendit parler par hasard des tables tournantes, qui avaient commencé depuis peu à intéresser le public en Europe ; sa curiosité se trouvant ainsi mise en éveil, elle se changea bientôt en enthousiasme, lorsqu'il eut assisté à quelques séances de spiritisme. Il se lia strictement à Allan Kardec, dont il embrassa les doctrines et il lui succéda dans la direction de la *Revue Spirite*, non pas immédiatement après la mort du maître, qui eut lieu en 1869, mais fort peu de temps après.

Il se trouva ainsi à la tête du kardécisme, qui était alors, pour les nations latines, la seule doctrine spirite connue. La tâche était un peu lourde pour M. Leymarie. Il n'avait ni la sérieuse doctrine, ni le talent littéraire, ni la génialité de son prédécesseur. Il devait pourtant avoir d'autres qualités d'organisateur, puisqu'il faut reconnaître qu'il ne fléchit point sous le poids de sa charge et qu'il s'en tira même assez bien. La *Revue Spirite* eut encore une longue période de fortune et de popularité, surtout à l'étranger.

M. Leymarie nourrissait les projets les plus grandioses. Sa *Revue* elle-même nous apprends « qu'il avait rêvé d'ouvrir à la gloire du spiritisme comme un temple, comme une sorte d'université où toutes les nations eussent envoyé leurs penseurs d'élite, où se fussent rencontrés tous les gens de bonne foi, les humbles chercheurs et les savants inquiets de connaître et où

la vérité se serait peu à peu fait jour pour, de là, s'épandre en éblouissants rayons par tout le monde civilisé. »

La *Revue Spirite* ajoute que « ce rêve était prématuré » — et l'on n'aura pas de peine à le croire.

M. Leymarie dut se borner à devenir le libraire-éditeur du spiritisme. Quelques publications intéressantes sont sorties de la petite librairie de la rue Saint-Jacques : entre autres la traduction des grands ouvrages d'Aksakoff, Wallace, Kerner, etc.

Pourtant la qualité de libraire qu'avait endossée M. Leymarie n'a peut-être pas été exempte d'inconvénients pour le maintien de la bonne entente entre les disciples d'Allan Kardec ; elle fut la source de bien des discordes intestines et enfin du schisme retentissant qui se produisit dans le sein de la Société spirite, fondée par A. Kardec, alors assez importante.

M. Leymarie dut en outre lutter, pendant de longues années, pour obtenir les centaines de milliers de francs que M. J. Guérin, Allan Kardec et sa veuve avaient légués à la Société spirite et que leurs héritiers naturels vinrent lui disputer. Les procès se prolongèrent jusqu'à ces derniers jours et tournèrent mal pour les intérêts du kardécisme.

Toutes ces tracasseries ne furent pourtant pas grand' chose auprès des douleurs que devait procurer à M. Leymarie l'affaire Buguet. Est-ce une inconvenance de parler, dans une nécrologie, de cette malheureuse affaire ? Je ne le crois pas. Nous sommes tous sujets à nous tromper : l'essentiel est que notre bonne foi ne s'y trouve pas engagée. Et pour ma part, sans avoir la prétention d'imposer mon opinion aux autres et sans posséder des renseignements suffisants, je n'ai aucun doute. M. Leymarie a pu agir avec légèreté, il a peut-être même eu le tort de s'associer à une entreprise qui se prêtait aux plus louches spéculations, mais il n'a mis aucune mauvaise foi dans cette affaire.

En tout cas, ce fut un bien triste scandale. M. Leymarie fut arrêté comme complice de Buguet dans le commerce de « photographies spirites » et accusé d'escroquerie. Buguet se conduisit comme un vaurien qu'il était, en chargeant M. Leymarie, qui fut condamné à la prison. Quelque temps après, se trouvant à Bruxelles, Buguet fit une déclaration entre les mains du consul de France, déclarant que M. Leymarie était innocent, que lui-même s'était borné à falsifier quelques photographies, quand le

phénomène spirite ne se produisait pas, mais que la plupart des photographies en question étaient authentiques.

Toutefois, quel compte peut-on tenir d'une déclaration faite en de pareilles circonstances ?

On comprend que M. Leymarie ait dû terriblement souffrir de toutes ces déconvenues. Malgré cela et malgré son âge avancé, il resta jusqu'à ses derniers jours rempli d'enthousiasme. Je me souviens de certaines lettres qu'il m'écrivit, il y a peut-être deux ans, pour défendre Allan Kardec contre quelques jugements d'Aksakoff, de Flammarion, de V. Sardou et d'autres, que j'avais reproduits dans cette *Revue*. Il ne réussit pas à me convaincre; néanmoins malgré mon tempérament qui est essentiellement celui d'un critique et d'un polémiste, je me trouvais fort embarrassé de tenir tête à un homme qui répondait avec l'ardeur de la foi à mes raisonnements et à mes sarcasmes. Cela me déroutait.

Depuis quelque temps, M. Leymarie s'était quelque peu éloigné de l'intransigeance de son *kardécisme* pour se rapprocher du théosophisme — ce qui n'est certainement pas un progrès, à mon avis. C'est marcher à rebours vers une vieille religion dogmatique galvanisée et badigeonnée : — le bouddhisme.

Le corps de M. Leymarie a été incinéré au Père-Lachaise, où ses admirateurs et amis prononcèrent plusieurs discours.

La *Revue Spirite* continue à paraître, avec la collaboration des écrivains qui se sont groupés autour de Mme Leymarie, la compagne dévouée et active du défunt directeur.

C. V.

JEAN BOUVÉRY

Un philanthrope et un croyant. Il dirigeait, à Lyon, la *Paix universelle*, qui s'occupait, en même temps, de propagande spiritualiste et de propagande pour la paix universelle. Il mettait en tout une sincérité qui frisait presque la naïveté. Mais il ne manquait pas de mérite même comme critique. On a de lui, entre autres choses, un volume intitulé : *Spiritisme et Anarchie*, dont l'idée dominante est que seul le spiritualisme devenu scientifique pourra prévenir la destruction de la société.

LE MOUVEMENT PSYCHIQUE

Society for Psychical Research

Vers la moitié de février, presque tous les membres du Conseil de direction de la *Society for Psychical Research* ont adressé une lettre à Lord Rayleigh, le célèbre physicien qui a succédé à Tyndall dans la chaire de philosophie naturelle à l'Institut Royal, en lui offrant la présidence de la Société. Parmi les signataires de la lettre nous trouvons les noms d'A.-J. Balfour, du prof. W. F. Barrett, de sir William Crookès, de l'évêque de Ripon, collègues de Lord Rayleigh à la vice-présidence de la Société, et — il est à peine besoin de le dire — celui du prof. Olivier Lodge lui-même, qui s'offrait à occuper la place plus modeste de « délégué » de Lord Rayleigh, si celui-ci voulait bien agréer la proposition qu'on lui faisait.

Lord Rayleigh répondit en remerciant de l'honneur qu'on lui faisait; il ajoutait néanmoins ne pas pouvoir l'accepter, se trouvant surchargé de travail, à tel point de n'y pouvoir suffire. « Il ne serait satisfaisant ni pour la Société ni pour moi de figurer dans une position purement nominale — dit-il ; — de plus, il me resterait le sentiment de responsabilité qui est inhérent à toute charge. »

C'est alors que le Conseil a porté à la chaire de Président le professeur Olivier Lodge.

Le nombre des membres de la Société pour les recherches est actuellement de 1.432, dont 951 appartiennent à la branche anglaise de l'Institution, et 481 à la branche américaine. Il y a une légère augmentation sur le nombre de l'année précédente.

Les recettes de la Société en 1900 ont monté à 1.110 livres à peu près (27.750 fr.).

Est-ce qu'on désire une vie d'outre-tombe ?

La branche américaine de la Société pour les recherches psychiques de Londres, est en train d'entreprendre une enquête sur la question « si l'on désire, ou non, une vie d'outre-tombe ». Qu'on remarque bien : *si on la désire;* non pas *si l'on y croit.* Un grand *referendum* sera organisé à ce sujet.

Pour vrai dire, il semble que la réponse de l'énorme majorité du public ne fait pas de doute : elle sera affirmative. Seulement, il serait intéressant de renouveler le *referendum* quelque temps après — d'ici vingt ans, pas exemple — afin d'établir si, sous l'influence des nouvelles idées, ce désir se sera développé ou s'il se sera amoindri. Ce sera là un thermomètre de la plus haute importance pour suivre les évolutions de la pensée humaine.

Mais nous ne nous cachons aucunement l'énorme difficulté d'atteindre une exatitude même relative dans une enquête de ce genre.

N'importe : *tentanda via est* — puisque l'entreprise est placée en bonnes mains.

Une « Société d'Etudes Psychiques » à Milan.

Une « Société d'Études Psychiques » est en train de se constituer à Milan. Elle promet en son prospectus de ne point s'éloigner de la méthode strictement scientifique et expérimentale, de l'application sévère du système positiviste. Espérons qu'elle restera réellement fidèle à ce sage programme, et qu'elle aura la force et la prudence de laisser de côté l'« Initiateur », l'« Élément spirituel dans l'histoire », l'« Idéal et sa réalité », la « Bonne nouvelle évangélique », les « Problèmes sociaux », etc. On connait le vieux dicton italien : « Je parle à la bru afin que la belle-mère m'entende ».

Les questions dont la Société s'occupera selon son programme ne seront heureusement pas celles-là. Elle a devant elle un tout autre genre de recherches : « Transmission et lecture de la pensée — Télépathie — Hypnotisme et somnambulisme — Suggestion et auto-suggestion — Fluides et forces mal définies — Médiumnité et spiritisme ».

Le prospectus ajoute que tous ceux qui s'intéressent sérieusement aux problèmes psychiques et spirites, sans fixer des limites à la possibilité de nouvelles découvertes, pourront faire partie de la Société.

Les personnes qui adhèrent en principe à ce programme sont invitées à s'adresser à M. J. Redaelli, via Cappuccini, 18, où elles pourront obtenir tous les renseignements nécessaires.

Le programme est signé par Messieurs le Dr L. Barbieri De Introini, médecin ; Achille Brioschi, industriel ; Dr G. Cornalba, chimiste ; Ange Marzortli, publiciste ; Aquilin Moro, instituteur ; Hugues Sironi, avocat ; Arthur Tasso, ingénieur ; Jacques Redaelli (secrétaire de la Société).

Les dessins médianimiques de F. Desmoulin.

Le graveur Ferdinand Desmoulin, dont nous avons parlé dans le numéro de Septembre-Octobre 1900 de cette *Revue*, a exposé, en mois d'avril passé, à Paris, les dessins qu'il a obtenus médianimiquement.

Ce sont cent dessins exactement, tous curieux et tous intéressants. Les uns sont au crayon noir, les autres aux crayons de couleurs. Tous ont un aspect morbide et impressionnant. Ce sont des têtes aux traits de rêve ou de souffrance, des paysages fantastiques, des couchers de soleil, des portraits qui n'ont pas eu de modèle et qui s'imposent comme des portraits ressemblants. Par contre, il y a des maladresses et des invraisemblances qui frappent certainement, même les profanes.

La crise du Spiritisme en Amérique.

Le *Modern Spiritualism* traverse une crise bien difficile aux Etats-Unis, c'est-à-dire dans le pays même où il a eu son berceau. Les grands journaux spirites du pays — le *Banner of Light*, le *Light of Truth* — jettent les hauts cris. Ils reconnaissent bien que l'idée spirite ne perd pas de terrain aux Etats-Unis, qu'elle se développe même. Mais les spirites y sont moins disposés à s' « organiser » qu'ils ne l'étaient autrefois; leurs

Sociétés languissent; leurs temples, leurs *camp-meetings* deviennent déserts.

En vain M. Harrisson D. Barrett, président de l'Association Nationale des Spirites, parcourt le pays, en organisant des Assemblées; en vain le directeur du *Light of Truth* publie un article intitulé: *Unite or perish!*, dans lequel il fait un suprême effort pour recommander aux croyants de s'unir, dans le but de sauver le navire du « Spiritualisme Moderne » du naufrage imminent.

La vérité est que le *Modern Spiritualism* américain, devenu une religion à peu près pareille à tant d'autres sectes d'illuminés: aux *shakers*, aux *christian scientists*, aux théosophes, etc., devait nécessairement aller à la rencontre de la même décadence que notre spiritisme kardéciste, que ses associations devaient subir le même sort que les nôtres. C'est le spiritisme qui cède sa place au psychisme, la révélation qui cède sa place à l'expérimentation, la religion (dans le vieux sens du mot) qui se transforme en science.

Le spiritualisme moderne, s'il est destiné à triompher, ne verra pas sa propre marche retardée par la mort du *Modern Spiritualism* américain — au contraire. *Putrescat ut resurgat!*

Eusapia Paladino à Gênes

Le prof. Morselli assiste aux séances

Le *Circolo Scientifico Minerva*, de Gênes, a organisé une série de séances médianimiques, avec Mme Eusapia Paladino. Ce qui en constitue le principal intérêt, c'est que M. le prof. H. Morselli, professeur de psychologie à l'Université de Gênes, assiste, pour la première fois, à ces expériences. La renommée du prof. Morselli comme psychologue et comme physiologue, la position d'adversaire déterminé du spiritisme qui lui était attribuée — à tort ou à raison — par la rumeur publique, tout cela est fait pour donner aux séances de Gênes une assez grande importance.

Les lettres qui nous parviennent de Gênes, tout aussi bien que les comptes rendus des séances, que publie sur le *Secolo XIX*

le prof. F. Porro, l'un des expérimentateurs, nous apprennent qu'on a déjà obtenu des phénomènes fort remarquables. Nous espérons donc que M. Morselli aura toute opportunité de constater la vérité des phénomènes médianimiques. Quant à leur explication... il parviendra à mieux la connaître plus tard : le monde n'a pas été fait en un jour.

Nous rendrons compte à nos lecteurs de ces séances quand la série en sera terminée et les résultats exacts en seront connus, c'est-à-dire dans le prochain numéro de la *Revue*.

Mme Anna Rothe et Mme Abend

Le médium allemand Mme Anna Rothe a été, ces derniers jours, à Paris, où elle a donné quelques séances, dans lesquelles ont a obtenu les phénomènes — authentiques ou simulés — d'apport et de matérialisation de fleurs, qui sont sa plus extraordinaire spécialité.

Nous publierons, dans le prochain numéro, un portrait de ce médium qui soulève, depuis quelques semaines, tant de tapage en Allemagne, et nous en présenterons à nos lecteurs une étude impartiale, en tenant compte aussi du pamphlet très intéressant que vient de publier contre elle M. le Dr Erich Bohn, de Breslau.

Un autre médium — pas professionnel, celui-là — se serait révélé à Berlin, dans ces derniers temps, si nous devons en croire ce qu'en publient certains journaux spirites d'Allemagne et de Suède. C'est une certaine Mme Abend, femme d'un cordonnier, en présence de qui se matérialisent des formes humaines. Nous ne connaissons point, pour le moment, des séances de ce médium dont le compte rendu puisse offrir des garanties sérieuses de contrôle et d'observation.

Le Gérant : F. CABARET.

Paris, Imp. Quelquejeu, rue Gerbert, 10.